

**RAPPORT SECRET
A LA
NONCIATURE**

DU MÊME AUTEUR

LA MISÉRICORDIEUSE COURONNE DU TANTRA

Editions Ethos, Paris 1978

IMPERIUM

Editions Les Autres Mondes, Paris 1980

TRAITÉ DE LA CHASSE AU FAUCON

Editions de l'Herne, Paris 1984

DIANE DEVANT LES PORTES DE MEMPHIS

Editions Catena Aurea, Padoue et Paris, 1986

LA SPIRALE PROPHÉTIQUE

Guy Trédaniel éditeur, Paris 1986

Grand Prix National de La Place Royale

LA SERVANTE PORTUGAISE

Editions l'Age d'Homme, Lausanne et Paris, 1987

Grand Prix Continental

*des Editions des Nouvelles Littératures Européennes
et du Comité des Sept*

LE MANTEAU DE GLACE

Guy Trédaniel éditeur, Paris 1987

LE SOLEIL ROUGE DE RAYMOND ABELLIO

Guy Trédaniel éditeur, Paris 1987

INDIA

Editions Style, Paris 1988

LES MYSTÈRES DE LA VILLA, «ATLANTIS»

Editions L'Age d'Homme, Lausanne et Paris, 1990

JOURNAL DE L'ÎLE DE PÂQUES

Praeceptum, Louvain 1990

L'ÉTOILE DE L'EMPIRE INVISIBLE

Guy Trédaniel éditeur, Paris 1933

à paraître

LE RETOUR DES GRANDS TEMPS

Guy Trédaniel éditeur

LE GUE DES LOUVES

Guy Trédaniel éditeur

LES FONDEMENTS GEOPOLITIQUES DU «GRAND GAULLISME»

Guy Trédaniel éditeur

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur ainsi que celles de l'auteur, il vous suffit d'envoyer votre adresse aux éditions ; vous recevrez régulièrement nos catalogues et des informations sur les nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.

© Éditions de la Maisnie, 1995

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.

ISBN : 2-85707-736-X

JEAN PARVULESCO

RAPPORT SECRET A LA NONCIATURE

récit

EDITIONS GUY TREDANIEL
65, Rue Claude Bernard
75005 PARIS

POUR IRENE PIVETTI
COMBATTANTE DE LA FEDE SANTA

L'ETOILE DE FEU

Enfin, au-dessus de la rue Hauteville, je vis se lever une étoile rouge entourée d'un cercle bleuâtre. Je crus reconnaître l'étoile lointaine de Saturne et, me levant avec effort, je me dirigeai de ce côté.

J'entonnais dès lors je ne sais quel hymne mystérieux qui me remplissait d'une joie ineffable

NERVAL, AURELIA

Comment approcher le souvenir profond ? Dans le noir, dans les ténèbres, dans le total abandon de l'immersion dans l'oubli. Ce si lointain passé est-il encore de ma vie ? Quelque part au fond de nous- mêmes, tout est l'affirmation d'un présent autre, appel secret à ce présent-là. Or, dans une certaine écriture, un mince et très périlleux sentier se déclare, qui conduit à l'endroit même où parfois tout glisse vers le recommencement, et où des puissances inconcevables se mettent alors à la disposition des retrouvailles, en nous, de notre présent actuel et de l'autre présent, gardien des gouffres. Imprudents voyageurs de la grande nuit, fuyez les bords de ces gouffres, implorez la protection de l'oubli et de ses lents fourrés d'ombre.

L'impitoyable hiver de 1948, je me trouvais à l'ouvrage au camp de travail forcé desservant les mines de charbon de Litva-Banovici, près de Sarajevo, en Bosnie.

Ajoutés à une fort importante population de détenus allemands et italiens, prisonniers de la dernière guerre dont on avait choisi de cacher la situation aux diverses commissions de rapatriement, nous étions, à Litva-Banovici, un groupe de politiques à la destinée incertaine, promis aux exécutions sommaires, à la colline aux fosses communes s'élevant face à nos baraquements, de l'autre côté d'un ruisseau aux eaux boueuses et chaudes, et noires le plus souvent. " Ce maudit ruisseau vient du tréfonds des Enfers, et y retourne subrepticement en bas de la colline, à travers ses marécages empoisonnés ", avait dit quelqu'un, le Dr Constantin B., un jour d'effroi plus insidieux et plus excitant que de coutume.

Classé d'emblée parmi le petit groupe des politiques dits "absolument irrécupérables", je devais, outre le travail de la journée dans la mine, me livrer aussi, "à la tombée de la nuit", à certaines "obligations spéciales". Dont celle de mettre en terre, au flanc de la colline aux fosses communes, les malheureux qui, de temps en temps, tentaient de s'évader du camp et qui, presque toujours, se faisaient reprendre et exécuter sur place ; ou les victimes de certains interrogatoires, parfois trop poussés, voire même des accès de rage paranoïaque des jeunes gardiens du camp, des "membres d'élite" des "jeunesses communistes" sous le commandement d'un officier des forces de sécurité de l'UDBA faisant, sur place, fonction de commissaire politique.

Certes, je n'ai pas à m'étendre ici sur ces années de très sombre, de misérable et de très profond cauchemar : le but de ce livre est, d'évidence, tout autre. Mais le témoignage qu'il me semble devoir porter sur moi-même, ne peut pas ne pas en appeler, aussi, aux circonstances extrêmement particulières, chargées d'horreur, d'incertitude et de mort, mais aussi d'une assez extraordinaire résolution de ne pas me rendre, de faire semblant, de louvoyer, de guetter l'instant de l'occasion propice, circonstances dont, à ce moment-là, ma vie était faite entièrement. Moi-même, je n'étais plus rien d'autre que ce dont ma vie était faite, et faite exclusivement de l'extérieur de moi-même. J'étais ce que l'on voulait que je fusse, et ce que moi-même je tenais qu'ils pensassent que j'étais devenu. La vérité de mon mensonge était-elle ainsi devenue plus forte que le mensonge de leur vérité, et mon abject affaiblissement une domination où mon non-être intérieur remportait sur la toute-puissance extérieure de leur non-être.

Cependant, ceux qui, dans le camp, avaient su résister à la déstabilisation psychologique, voire même métapsychologique, à l'abrutissement et aux états d'inconscience quasiment cataleptiques auxquels devait aboutir le lavage de cerveau "de groupe" que l'on nous faisait subir sur place, n'étaient habités, tous, que par une seule idée, obsessionnellement et tout en sachant, avec la plus dure clarté, que l'échec de cette idée eût été, automatiquement, et pour ainsi dire dans le meilleur des cas, une balle dans la nuque. Aussi totale que suicidaire, cette obsession était celle de l'évasion, du "passage de la ligne" : rejoindre, à travers le "rideau de fer", les lignes d'en face, le camp dit du "monde libre".

Avec le recul du temps, je crois que c'est bien à dessein que l'on s'employait à y maintenir une atmosphère hallucinatoire, une tension nerveuse et mentale toujours à la limite de l'insoutenable. Ainsi, souvent, on nous forçait à gravir la colline aux fosses communes et, nous faisant nous arrêter quelque part près du sommet, on nous donnait l'ordre de creuser, en toute hâte, et comme dans un but impénétrable, une fosse dont ne fût-ce que les dimensions, pour ne pas dire la béance noire là, à nos pieds, montrait, pourtant, qu'elle eût dû à coup sûr recevoir nos propres cadavres. Ensuite, des heures durant, nous devions attendre, en rang par deux, immobiles, debout face à la fosse grande ouverte, et comme remplie, déjà, de je ne sais quelles ténèbres, l'arrivée de la "commission polique spéciale", seule habilitée, nous le savions, à procéder à des "liquidations de groupe". Mais rien n'arrivait, et le soir on nous transmettait l'ordre de rejoindre nos baraquements, non sans nous avoir fait remplir la fosse du jour et tout en s'arrangeant pour que l'on nous dise, plus ou moins discrètement,

que, "si la commission politique spéciale" n'avait pas pu "se déplacer ce jour-là", sûrement que "la prochaine fois ce sera la bonne".

C'est dans ce contexte de terreur concentrationnaire qu'il faut situer mes deux premières tentatives d'évasion, non réussies, mais, qui, pour d'assez obscures raisons, allaient devoir aboutir, et précisément parce que non réussies, au résultat tout à fait imprévisible de m'épargner — et on verra comment — la liquidation physique à laquelle, normalement, j'aurais dû avoir droit. Là, seules tiennent les explications par l'irrationnel, la part de l'ombre profonde et du miracle.

Il reste cependant certain qu'en termes, comme on dit, d'action directe, tout échec vraiment profond — on n'a pas fini de l'apprendre, n'est-ce pas, mais chaque fois à quel prix — exige et déclenche, de par lui-même, et comme fatalement, la revanche d'un autre recommencement de l'action empêchée, interrompue dans son cours, l'ouverture d'une nouvelle tentative de forcer le destin (et, dit-on aussi, "jamais deux sans trois")

Ainsi, à peine quelques mois plus tard, mon troisième essai d'évasion devait quand même me porter à franchir — miraculeusement, et même très miraculeusement — les barrages de mines, la surveillance acharnée des patrouilles appartenant aux "forces politiques spéciales de la sécurité des frontières", les chiens loups dressés à la chasse à l'homme, tout l'incroyable appareil d'arrêt et d'anéantissement qui marquait la frontière entre la Yougoslavie du maréchal Josip Broz Tito et les verdoyantes collines de la zone d'occupation britannique en Autriche : ligne de frontière entre le non-être et l'être, les ténèbres et le jour,

la terreur existentielle totale et un certain recommencement de la liberté. Ligne de frontière, ***ligne de passage*** sur laquelle tant des nôtres sont restés à jamais, abattus comme des bêtes alors que leurs regards contemplaient déjà les frémissants remparts du salut, des fougères, un alignement de noisetiers, un mince fossé rempli d'eau pourrie, rien ; mais tout.

Ce fut le ratage de ma première tentative d'évasion, qui devait tourner court, attrapé comme je me vis par une meute hurlante de miliciens de l'UDBA alors que j'étais sur le point de gagner, bien au-delà de l'enceinte du camp de Litva-Banovici, les bois incontrôlables dont l'espace de relative liberté s'étendait, à travers les montagnes, jusqu'aux abords immédiats de l'Adriatique, bois salvateurs en même temps que tombeau anonyme pour tant des nôtres enfouis pour toujours sous les feuilles pourrissantes, sous les grandes neiges ; ce fut, dis-je, le misérable ratage de ma première tentative d'évasion qui me fit aboutir — après un passage à tabac à la limite du lynchage, dont je n'ai su garder aucun souvenir — en cellule d'isolement à la prison de la sécurité politique départementale de Tuzla.

Couchant à même le plancher en béton, vêtu d'une chemise seulement, par les terribles nuits de l'hiver bosniaque où la neige s'amoncelait jusqu'au milieu de la cellule dépourvue de vitres aux fenêtres et où, pour ne pas être transformé en bloc de glace, il fallait, tous les quarts d'heure, sauter en l'air, se bourrer soi-même de coups de poing, courir en rond, se jeter avec force contre les murs, s'abstraire mentalement de la réalité du moment, je commençais vraiment à croire que là je n'allais plus pouvoir

m'en sortir. Qu'il allait falloir me résigner à l'inacceptable, me laisser glisser vers le néant, m'installer à jamais dans les boues de cette mort évasive.

Ce fut pourtant bien là, en cellule d'isolement, à Tuzla, au sous-sol de la prison de l'UDBA, qu'il m'a été donné de connaître le feu de la première ***ouverture directe***, de la première insoufflation transcendante, en moi, par la toute-puissance spirituelle, d'une respiration cosmique éveillée et totale et de sa figure d'annonciation et de délivrance m'apparaissant sous la forme étincelante de l'Etoile de Feu.

Ce fut une certaine nuit de janvier, et alors que, plongé dans un sommeil de mauvais augure, j'approchais dangereusement du point de non-retour dans le noir, où tout semblait déjà sombrer comme s'il n'y avait plus rien d'autre à faire que d'accepter, enfin, l'inéluctable, que tout vint brusquement à changer. Je n'attendais plus aucun secours, de nulle part. Je n'attendais plus rien.

Ce fut cette nuit-là que j'ai eu à connaître la première grande élévation, la première grande vision initiatique en rêve de ce qu'allait devenir, par la suite, le long chemin secret, la spirale prophétique de ma montée vers le plus Grand Nord de ma propre carrière mystique et spirituelle à venir. Le ***commencement***.

Ainsi, dans le noir splendide, menaçant et immuable de l'immense nuit glaciale de janvier, je me vis soudain en élévation, comme magnétiquement attiré vers les sommets les plus transparents de l'air, comme aspiré à la verticale des bâtiments, vers le haut, jusqu'au niveau même des étoiles scintillant au fond du ciel. Vertigineusement au-dessous de moi, les bâtiments de la prison, et la ville de Tuzla

elle-même, toute la région minière, faisaient comme une tache sombre dans les vastes étendues de neiges immaculées, une tache sombre criblée par des petits feux rouges, à peine visibles. Le silence qui régnait dans ces hauteurs était absolument parfait, un silence abyssal et comme en quelque sorte cristallin, possédant une mystérieuse substance propre si ce n'est même une âme vivante et consciente, mais infiniment pacifiée, une âme qui en était la respiration cosmique subtile, mais directe et immédiate, et surplombant toute résistance, déviation, regret.

La voix d'une bouche invisible mais toute proche en vint alors à chuchoter derrière ma tête : ***Comment peux-tu avoir peur ? Car toi, que peux-tu craindre ? Et qui peux-tu craindre en ce monde, et dans l'autre ? Ne portes-tu pas cachée dans ton cœur une Croix de Diamants et de Lumière dont l'être se reflète et se perpétue, jusque dans les hauteurs ultimes des deux, sous la forme d'une Etoile de Feu ? Et cette Etoile de Feu ne représente-t-elle pas ton Etoile d'Eternité, dont le nom très secret, sache-le, te sera connu un jour, et qui, apprends-le, est un Nom Divin ?***

Une voix comme venant du Paradis que celle-là, une voix aux résonances virginales, et comme remplies d'une inconcevable lumière de certitude et de joie, une voix qui, loin de me paraître inconnue, m'envahissait, secrètement, comme le fruit du retour en moi d'une souvenance, et même d'un souvenir, très ancien, une voix disant la figure de ma vie à venir, suspendue, alors, entre la dégradation, l'inutilité abjecte et la honte de la mort à tout instant là, imminente, et l'ouverture devant moi, ouverture sans espérance ni visage, d'une mystérieuse ***vie d'après tout cela***, si vie allait y avoir encore pour moi en ces ténèbres.

Une voix, aussi, de belle et vertigineuse douceur, de salutation angélique, pacifiée-pacifiante, et de quelle jeunesse immortelle dans le chant implicite de son souffle quand elle vint à ajouter, dans un murmure si léger : ***Souviens-t'en aussi, une étoile comme de limpidité absolue, une étoile de feu limpide, ainsi que, plus tard, bien plus tard, Couronne de Feu Rouge, Couronne de Flammes Rouges glissant en majesté par dessus les neiges éternelles que tu sauras, parce que ces neiges tu les a déjà sues et que tu portes secrètement en toi leur persistance auguste, leur Baiser d'immaculation.*** Et aussi, pour finir : ***Et de toutes ces paroles que je viens de te dire cette nuit de janvier, tu ne modifieras ni n'enlèveras aucune, jamais, au grand jamais aucune : ceci est le serment de l'Etoile de Feu.***

Dans le silence autre que le premier silence, un silence comme d'avant les commencements du monde, des mondes, je vis alors, dans les hauteurs ultimes, scintillant vers le côté Nord de tout le firmament, avec, peut-être, un déplacement de neuf degrés à l'Est, et, en même temps, toute proche devant moi, une Etoile Limpide, en forme de croix aux branches fendues au bout, le cœur inscrit dans un carré aux côtés surmontés, chacun, d'une fleur de lys, et le tout en diamants et comme irradiant une claire et douce fulgurance, inextinguible, divine.

En même temps, ou plutôt quelques instants après, m'apparurent aussi, loin au-dessous de moi, de vastes étendues de neiges immaculées se perdant dans la nuit, sous l'horizon, et comme longeant, à l'Est, un grand fleuve succombant sous l'hiver et ses neiges terribles, charriant d'immenses blocs de glace.

Ce paysage fut alors traversé, haut dans les airs, et sur toute sa longueur, par une sorte de soleil de feu rouge, glissant en vitesse du Midi vers le Septentrion, un soleil de feu à l'intérieur duquel on distinguait à peine comme une Couronne de Braises Vives, qu'entouraient des flammes d'un sombre rouge, aux tranchants écarlates.

Telles avaient donc été les paroles et les visions salvatrices, et me venant de si loin la nuit même où, je le sais, il avait fallu que la mort se saisisse de moi et où la mort ne put rien contre les décisions occultes de qui vint alors de si loin pour m'y défendre, pour m'arracher amoureusement à la toute-puissance acharnée à me perdre et à m'avoir. A m'avoir, je dis, alors que depuis toujours j'appartiens à Quelqu'un d'Autre, à qui je fus donné avant que je ne fusse moi-même suivant mon double nom, celui d'ici et l'autre, que j'ai oublié ni ne désire savoir à l'heure actuelle.

(Tout rêve, cependant, est une fontaine profonde, un puits miraculeusement donné en transparence: sous chaque parole émergeant en surface de son propre plan d'eau, il s'ouvre comme un précipice sémiologique, un étagement infini de significations qui se continuent et se répondent vivement jusqu'à ce qu'apparaisse la Parole Absolue, qui n'est jamais que la Même Parole, et dont l'insoutenable puissance de lumière recouvre, dévore et anéantit secrètement toute autre signification, toute autre mise en parole, toute autre imposition d'être que les siennes propres, dont on peut soupçonner l'appartenance active au beau mystère du Verbe Eternel, à l'Unique Mystère du Très Saint et Très Doux Nom de Jésus).

(Il n'empêche, pourtant, que le mot **étoile se** trouvait établi, dans ma vision prophétique de cette nuit-là, non dans le sens des acceptions qui en font surtout un symbole religieux, héraldique, comme "Etoile de David", ou "Etoile du Matin", mais dans le sens de son dévoilement originel, celui de "foyer de lumière incandescente dans le ciel". Et que seule l'intégration, en moi, du mot **étoile** et du mot **croix**, qui, par le simple fait de cette intégration retrouvaient leurs significations cosmologiquement et royalement les plus secrètes et les plus puissantes, en faisait la force de frappe intérieure extraordinairement active, salvatrice et illuminatrice, que je viens de dire).

(D'autre part, bien plus tard, peut-être une dizaine d'années après, ayant vu, au Louvre, une Plaque de l'Ordre du Saint-Esprit datant du milieu du XVIII^e siècle, toute en diamants limpides, scintillants, j'ai été immédiatement, violemment frappé par sa ressemblance extraordinaire avec l'Etoile de Feu q'une nuit de janvier m'avait été donnée à voir, en rêve, dans les sous-sols de la prison de l'UDBA titiste de Tuzla, en Bosnie, à l'instant précis où l'ombre de la mort s'appesantissait sur moi pour me souiller, et me perdre à jamais, comme il en avait été prévu depuis longtemps. Et qu'est-ce qui ne m'était pas souillure, en ces temps-là ?

En me réveillant, je savais déjà que, d'une manière ou d'une autre, j'allais être sauvé.

Le jour suivant, on me changea de cellule : sorti de l'isolement, je me vis repartir dans une unité de longue détention, au régime nettement amélioré, où qui alors avait dû m'apparaître comme tel.

J'avais trois compagnons de cellule, dont un anglais, deux soupes chaudes par jour, dont une épaisse, deux couvertures militaires, dont une neuve. Il y avait des vitres aux fenêtres, et la douche deux fois par mois. Et je changeais mes cigarettes contre du pain.

Enfin, quelque temps après, on décida — assez à l'improviste, à ce qu'il m'avait paru — de me transférer dans un camp de concentration pour les réfugiés politiques en provenance de Roumanie, à Zrenianin, en Serbie.

Ce fut à l'occasion de ce transfert que je pus, en gare de Sarajevo, fausser compagnie au milicien de l'UDBA chargé de ma garde, et entamer ainsi la longue et mystérieuse cavale de ma seconde tentative d'évasion.

Aussi le temps que je passai dans le quartier de la longue détention à la prison de Tuzla devint- il, pour moi, une sorte de répit, impliquant comme une atténuation, voire même comme une suspension du cauchemar dans lequel j'étais tenu d'avancer, couloir aux parois de plomb débouchant en porte-à-faux sur le vide, sur ce que le gnostiques appelaient les "eaux d'en-bas".

Ce temps de répit me fut alors un temps, surtout, de grand sommeil, où je devais rattraper les terribles nuits non pas d'insomnie, mais de non-sommeil et de veille hallucinée, d'interdiction de plonger sous peine de ne plus jamais en revenir, nuits que j'avais connues en cellule d'isolement, où j'avais fait l'objet des technologies marxistes-léninistes d'avant- garde dites du déconditionnement total, du "nettoyage en profondeur" obtenu par la **réfrigération** (navrant, j'ai oublié comment les spécialistes de l'UDBA appelaient,

entre eux, cette **réfrigération** que j'ai moi-même si bien connue, et tous comptes faits si bien surmontée ou, comment dire, **dépassée** même).

Un temps, ou des temps de grand sommeil traversés comme des fulgurations paradisiaques, investis par la belle lumière limpide et fraîche de mes rêves d'ensoleillement visionnaire, se répétant sans cesse, et pratiquement le même rêve toujours. Des rêves concernant la saison d'une randonnée, dont je me souvenais très parfaitement au fond de mon sommeil ininterrompu, une randonnée que j'aurais faite, en d'autres temps, le long des côtes sauvages de l'Adriatique dalmate, en direction de Dubrovnik, nom actuel de l'ancienne Raguse.

Tout se passait comme si, en dernière analyse, on eût voulu depuis les hauteurs les plus occultes du ciel, me situer sous influence, m'ordonner, de l'intérieur de moi-même — mais saint Augustin ne l'a-t-il pas dit, **Christus intus docet**— que je fasse tout pour arriver à m'échapper vers le Sud-Ouest de la Yougoslavie, à me perdre le long de la côte dalmate afin que je puisse pénétrer, ainsi, à travers cette errance au péril de la vie, dans un temps et même en des lieux préontologiquement transmutés, fondamentalement mystiques et royaux, des temps atemporels et des lieux différents de tout concept conventionnel de l'espace, redevables seulement d'une transposition magique et polaire du concept platonicien de **topos antopos**.

Je savais, par des canaux en moi infiniment secrets, que mon salut, que ma liberté nouvelle, que l'ensoleillement profond, irrévocable de ma vie, se trouvaient quelque part du côté de Dubrovnik, et que c'était aussi, et très précisément, par Dubrovnik —

dans certaines circonstances, arrêtées d'avance, rituelles, inexorables — que j'allais pouvoir passer le rideau de fer, en franchissant l'Adriatique, clandestinement, vers l'Italie.

De toute façon, en m'aventurant à m'échapper, en gare de Sarajevo, dé sous la garde du milicien du l'UDBA, et ***en le réussissant***, je venais déjà de basculer dans le miracle : en fait, je ne disposais, objectivement parlant, d'absolument aucune chance de m'en tirer, et c'est en somnambule sous contrôle, en somnambule téléguidé du tréfonds des cieux que je devais réussir mon coup.

Jamais je n'oublierai le ciel turquoise de ce jour- là à Sarajevo, ni la légèreté sacrée de l'air.

En quoi avais-je mérité la miséricorde abrupte qui m'était ainsi faite ? En rien à vrai dire, mais déjà je ne pouvais non plus ignorer qu'un dessein extraordinairement occulte de la Divine Providence devait avoir fait de moi son agent confidentiel, que je ne pouvais pas ne pas avoir été choisi, destiné à une tâche qui, de par elle-même, justifiait quelque part le traitement exceptionnellement suivi dont je faisais l'objet et qui, entre autres, venait de m'inviter à me diriger vers Dubrovnik, mais par les chemins les plus détournés.

Or tout allait devoir se jouer, précisément, dans ce très providentiel détour que l'on s'arrangeait à m'imposer comme de par la marche même des choses.

Car ce que je croyais faire de par moi- même, m'était, en fait imposé. Et ce que je croyais faire en cédant aux circonstances extérieures, m'était imposé aussi, d'en-haut.

Cela vint à se passer le 13 juin 1949, vers les six heures du soir, dans la partie interdite — *réservee*, disaient-ils — de la nouvelle gare de Sarajevo ; une fois que j'eus plongé dans la liberté, j'avais, en me guidant d'après le soleil couchant, couru plein sur l'Ouest, sans m'arrêter un seul instant jusqu'à la nuit noire quand, tétanisé de fatigue, j'avais accepté de me laisser choir à l'abri d'un mur de grosses pierres blanches, à moitié écroulé, se dressant non loin d'une ferme à l'abandon ; celle-ci, qui semblait avoir été détruite par l'incendie, dis paraissait sous les herbes folles, le lierre et les chardons à ma taille ; une atmosphère de malédiction, de terreur mal éteinte régnait, au petit jour, sur ces lieux, et c'est tout à fait ce qu'il me fallait pour éviter que l'on vienne me surprendre pendant mon épais sommeil de mort ; assis par terre, le dos au mur, j'avais passé la nuit à veiller sur l'extinction en moi, au ralenti, d'une tension hallucinée, voisine de la démence, mais au petit jour le sommeil vint quand même me prendre comme une boue noire. Je sombrai dans le sommeil à l'instant même où, brusquement, dans une explosion de joie solaire et fraîche infiniment, tous les oiseaux, des milliers d'oiseaux se mirent à chanter d'un seul coup.

A long hiver d'insomnies, été de sommeil profond : à présent je me rends compte que, pareil, en cela, aux somnolences de certains grands félins, cet été-là de terribles canicules, j'avais passé — assez paradoxalement, à vrai dire — beaucoup plus de temps à dormir qu'à agir. L'action, dans ces temps d'action éperdue, je ne l'avais connue que sous la forme des brèves fulgurances paroxystiques appelées à taillader, de temps en temps, de longues plages de somnolence et d'assombrissements, de sommeil profond, océanique, se perdant sous l'horizon de leur calme absence de tout horizon. Été hypnagogique et sacré, été médiumnique.

Or, le lendemain, un peu avant midi je crois, je devais donner aveuglément, en plein tout droit devant moi — alors que je longuais, tiraillé par la faim mais plutôt en forme, reposé, le creux d'un vallon étroit, tout en éboulis, qui encaissait, avidement, un ruisseau assez peu large — une dizaine de mètres, peut-être un peu plus — mais d'une étonnante profondeur, aux ondes vertes, pleines d'ombre, écumantes, qu'animaient des courants parfois exacerbés par des tourbillons soudains, mystérieux — en plein tout droit devant moi, dis-je, aveuglément, sur une autre ferme à la ruine, et que l'on avait également brûlée, comme la précédente. De vieilles fermes en pierre, plus ou moins fortifiées, datant sans doute du XVIII^e siècle allant sur sa fin.

Mais celle-ci était habitée — ou investie, plutôt — par une douzaine de soi-disant "paysans du cru", aux allures un peu trop silencieuses, un peu trop absentes et résignées, un peu trop apaisées et rayonnantes pour qu'elles n'eussent eu à cacher, ces allures, en fait, des "ennemis du peuple", voire je ne sais quelle réincarnation furtive de la "bête clérico-fasciste" elle-même : je l'ai aussitôt compris, je venais de tomber sur un de ces couvents clandestins qui, avec les commandos terroristes croates infiltrés de l'extérieur, constituaient l'objectif politico-stratégique absolument prioritaire de l'UDBA au moment où se situe mon récit.

Des jeunes frères, anciennement de saint François, encore qu'ils s'en crussent toujours, poursuivis et traqués, devenus à moitié sauvages, en état de clandestinité totale, et de totale rupture, depuis quatre ans, avec leurs hiérarchies locales et romaines, qui s'étaient donné une règle ad-hoc — par la force même

des choses — et dont, en plus, la communauté comportait aussi trois jeunes filles ; deux collégiennes hongroises du Banat yougoslave, petites brunes acides fort jolies, et une jeune institutrice macédonienne de Skoplje, Lenka. Cette dernière, d'une élégance de maintien royale, hiératique, blonde aux yeux verts, faisait un peu fonction de chef du groupe, de supérieure charismatique de la communauté malgré le fait qu'elle ne devait avoir qu'une vingtaine d'années. En Lenka, j'ai senti d'emblée un ennemi redoutable et éveillé, sournois, soutenue comme elle se trouvait dans sa tâche par une bonne conscience aussi voisine de la sainteté que fanatique, guerrière.

Leur pauvreté était épouvantable, leur désir de Dieu d'une inconcevable et très forte pureté. Le pain y manquant presque toujours, le Père Marie — le seul prêtre du groupe — en était venu à donner la communion avec un peu de vin trouble, vinaigré, et des éclats de pain sec, noirci, qu'il fallait casser à la baïonnette. En été, ils se nourrissaient d'orties, de pommes de terre et de carottes sauvages et, parfois, d'écrevisses ; mais surtout d'orties. En hiver, je l'ignore, et, depuis, je me le suis même assez souvent demandé (peut-être hibernaient-ils enfouis dans le terreau de leurs mystérieuses prières sans mots et sans demande, attachés seulement à la ***glorification***).

Reçu parmi eux ou, pour mieux dire, auprès d'eux provisoirement, à titre de "malheureux de passage", je n'ai jamais été admis à pénétrer les secrets à proprement parler religieux et mystiques de la communauté du "camp des sanctifiés" — ils se nommaient ainsi entre eux — mais je crois avoir pu comprendre qu'ils pratiquaient une sorte de "prière du cœur" à la manière plus ou moins hésychaste, et moins plu

tôt que plus, car il se peut — à ce qu'il me parut — que la présence des trois jeunes filles eût à y investir des polarisations insoupçonnables, de très grands vertiges mystagogiques ou autres, tantriques devrais-je dire, sans aucun doute, si je savais encore oser.

J'y suis resté deux mois, et peut-être même bien plus, je ne sais pas. Trente-six ans sont passés depuis. Or à présent je Lai compris : cet été-là je ne vivais plus dans le temps immédiat de ce monde, mais dans un ***temps autre***, entièrement autre. Et quand au monde aussi, était-il vraiment tout à fait le même ? Aujourd'hui encore, j'en doute très fortement.

D'ailleurs, comment en étaient-ils arrivés à ne pas se faire prendre ? Dans un pays qui, à ce moment- là tout au moins, n'était qu'un vaste camp de concentration et de travaux forcés politiques, seul un miracle eût pu l'expliquer, et je crois vivement à ce miracle-là. J'en suis même venu à me demander, depuis, si, comme dans certains récits de science-fiction, les incessantes prières de jour et de nuit du "camp des sanctifiés" n'arrivaient pas à les isoler du monde derrière une voûte aussi invisible que déviante des attentions extérieures, infranchissable, les mettant magnétiquement hors d'atteinte, tout à fait dans le monde et hors du monde en même temps, libérés de toute terreur, délivrés de la peur et de toute emprise des ténèbres guettant aux alentours.

Le Père Marie m'avait laissé entendre qu'il y avait, en effet, un grand secret concernant la rivière du camp, un "secret allemand" qu'il valait mieux que je ne connaisse pas. Les soudains tourbillons qui l'agitaient parfois, et si paroxystiquement, cette si profonde rivière sans nom, auraient dû me le faire

comprendre d'entrée de jeu. Un soupçon me vint quand même, à vrai dire, à ce sujet, mais que je n'osais même pas m'avouer à moi-même. Un soupçon qui s'insinua en moi à partir de l'étrange découverte que j'avais faite, l'été de 1944, quand, près de Craiova, à Cernele, sur la rive droite du Jiu, j'avais trouvé — à la poursuite d'un grand serpent noir et bleu — un étang, d'apparence fort insignifiante, d'une vingtaine de mètres sur cinq, tout au plus, mais, qui, vers la fin juillet — à partir d'une certaine nuit — se remplissait de dizaines de milliers d'anguilles, émergeant là, comme pour **montrer leur ventre, au** milieu du mystérieux voyage racial et amoureux qui les portait, vers je ne sais où, le long de l'immense réseau continental de galeries souterraines secrètes à leur seul usage (galeries de migrations souterraines de dimensions continentales que d'autres aussi, cependant, eussent pu envisager, s'ils les avaient su trouver, d'utiliser à leurs propres fins, des **fins allemandes** peut-être). Que l'on veuille bien me comprendre : je ne dis absolument pas que j'avais pensé qu'il s'agissait de la même chose. Je dis que c'est bien à partir du souvenir en moi de l'étang à anguilles de Cernele qu'un soupçon me vint au sujet de ce que le Père Marie m'avait dit du "secret allemand" de la rivière du "camp des sanctifiés" et des étranges remous qui la tourmentaient parfois. Mais qu'importe tout cela à présent.

Il n'empêche que c'est grâce, peut-être, aux prières que m'avaient consacrées ceux du "camp des sanctifiés" que j'ai finalement pu me sauver de la Yougoslavie, rejoindre les lignes occidentales, la terre où il avait été prévu qu'il me faille donner cours aux tâches les plus occultes de la prédestination cosmique, impériale et théologique que l'on avait si tragiquement mise en moi, alors, et de laquelle, par la suite, je n'avais plus su m'en départir.

Une autre question me tourmente : pourquoi avait-il fallu que, dans l'errance de ma fugue adriatique, j'aille chez les "nouveaux compagnons de rivière de saint Jean-Baptiste" — une autre de leurs appellations de marque — et quel est le **sens ultime** qu'il me faut donner à ma station chez eux, qui fut bien plus longue, peut-être, que je ne l'avais cru à ce moment- là ?

Cela, pour confesser que l'ultime vérité, je ne la sais toujours pas. Deux, trois ans, quatre, plus encore ? Six ? Le saurai-je un jour ? Je ne me cache pas que je voudrais bien pouvoir l'espérer. Peut-être que des choses immenses en dépendent, pour moi-même et pour bien plus que moi-même.

Le jour de mon départ du "camp des sanctifiés", j'avais pourtant frappé, et par deux fois violé la plus jeune des hongroises, M. Même si je ne fus très certainement pas le seul à le lui avoir fait, là-bas, à la petite M., c'est donc Lenka qui avait raison : quelque part en moi, j'étais devenu la proie d'un appel intrinsèquement pervers. Mais ne l'ai-je pas assez regretté depuis ? Les pouvoirs occultes du regret profond ne sont-ils pas aussi grands que ceux du pardon lui-même ?

Or ce qui avait commencé, ainsi, à me pourrir en ces temps-là, je le sais : ce fut la fréquentation trop suivie, trop immédiate de la mort. Ayant eu à trop approcher la mort, son ombre directe m'avait secrètement carié moi-même, qui avais pourtant juré de me désoumettre de tous ses pouvoirs en moi, de m'en libérer par les voies même les plus interdites.

A l'aube du jour qui allait devenir le jour de mon départ de chez eux, je me trouvais avec M. au bord de la rivière, assez loin du "camp des sanctifiés".

L'irréparable venait d'être consommé. M., après avoir longtemps sangloté, restait étendue dans l'herbe. Tournée de côté, ses cheveux lui couvraient le visage.

Tu crois que tu pourras me pardonner, je lui demande. Et elle : Non. Ou peut-être que oui. Mais il faut que tu nous quittes, tu ne peux plus retourner au camp. Je veux dire : que tu partes tout de suite. Là, maintenant En cet instant même. Je prierai, nous prierons beaucoup pour toi. Plus jamais tu ne seras seul. Pars, pars maintenant. Et n'y reviens jamais. Jamais, jamais.

Et je me revois partir sans rien dire dans l'aube rouge, monter à travers les éboulements de terre noire et jaune, les blocs de calcaire noirci par qui sait quelles grandes ruptures antérieures, parmi les herbes folles, mouillées et coupantes à la fois, monter, vers le jour, la paroi presque à la verticale du vallon encore dans l'ombre, et disparaître, par les champs, tout droit devant moi, par dessus les empierrements herbeux des haies, à travers les petits bois encore remplis de brumes, aller somnambuliquement vers où il fallait alors que j'aie à n'importe quel prix, et vers où, depuis ce jour-là et tout le long de ma vie rêvée, vécue ou déperdue, secrètement brûlée, je n'ai pas un seul instant cessé de me diriger, prisonnier des mêmes hautes flammes invisibles, les flammes de l'éternel non-retour. Et pourtant quelle dévastation, et quelle honte noire.

LES FRUITS DE LA TERRE

MEDJUGORJE, LA PREMIERE FOIS

Et vinrent ensuite les quarante jours de ma course hallucinée vers les côtes salvatrices de l'Adriatique, course dont les poussées intérieures eurent à me porter de Visok, près de Sarajevo, jusqu'à la sombre Bradina et, un peu plus tard, à Mostar. Ensuite, de Mostar, je devais avoir eu à gagner Krusevo et Domanovic, dans le proche voisinage de Medjugorje même et, de là, gardant la mer sur ma droite et avançant suivant l'impulsion en moi d'une assez étrange spirale en déploiement, Trebinje, Liubova, Trsteno et, enfin, Dubrovnik. Tout cela, bien entendu, à l'exclusion des temps que j'avais eu à passer au "camp des sanctifiés", temps qui ne supportent aucune espèce de comptabilisation, et qui continuent à me sembler comme se situant en dehors de ma propre vie. Un îlot de temps légendaire, faiblement éloigné du temps réputé certain dans ces chemins d'obéissance où tout cela eut à se faire.

Car, dans l'état de conscience infiniment ambigu qui avait été le mien tout le long de ces quarante jours d'errance fugitive et de plus en plus irresponsable, soumis comme je me trouvais l'être à l'attraction magnétique du pôle secrètement constitué en moi et sur-activé par le seul nom de Dubrovnik autant que par

la certitude transparente et inexorable que je nourrissais quant à la fatalité m'y menant, état de conscience infiniment ambigu, dis-je, où les grands sables pacifiques d'une sorte de mise en sommeil second, en transe hypnotique permanente, subissaient le travail des feux voilés, des clartés exaltantes mais comme exclusivement intérieures de l'espèce d'éveil surveillé qui avait abouti à me faire investir par une certaine préscience visionnaire de moi-même et de tout, j'avais fini par en quelque sorte me séparer presque totalement de la réalité immédiate des choses de la vie, que je ne parvenais plus à saisir sans l'imposition d'une grille de signification essentiellement onirique et magique, à travers laquelle tout se trouvait sommé à rejoindre d'urgence et à épouser sont propre modèle céleste, rêvé et présocratique, polaire, modèle qui se trouvait avoir été mis au fond de moi et qui était en provenance d'un très extrême ailleurs. Mais je n'y pouvais rien, plus rien absolument, et pour tout dire l'eussé-je pu que je n'avais aucune envie que les choses ne fussent pas ainsi : c'est d'amour que j'y allais, et cet amour en moi n'était pas seulement mon amour, mais l'amour aussi de ceux qui avaient secrètement choisi de me charger de la mission spéciale qu'il me fallait alors accomplir à tout prix, sans que je ne sache même pas quelle était, ou allait devoir être, un jour, cette mission voilée même à mon égard (et peut-être même surtout à mon égard). On ne le sait que trop bien, c'est ainsi qu'est ***l'enchantement***. Et j'étais enchanté, j'étais plongé dans T'enchantement du Vendredi Saint". Mais, à ce moment-là, je ne le savais pas comme je le sais aujourd'hui, et c'est ainsi qu'en plus de tout cela j'avais avec la certitude hallucinée que rien n'eût pu être plus normal que ce qui m'arrivait.

Et c'est ainsi, d'autre part, que mes déplacements clandestins de Sarajevo à Medjugorje et, ensuite, de Medjugorje à Dubrovnik, en vinrent à me sembler devoir obéir, de l'intérieur et très impérativement, au fait que tout cet espace couvert par ma fuite ininterrompue vers l'endroit prévu, vers Dubrovnik, n'eût été, à mieux y regarder, que la correspondance renversée, terrienne, et comme obscurcie, de la partie du firmament lui faisant face dans les hauteurs, et que tous mes glissements, tournoiements, déplacements en ligne droite ou suivant une grande spirale en développement contrôlé, eussent été autant de reflets, de projections, de **substantifications** mêmes des structures astrales, des limpides constellations fulgurantes du fond des cieux du grand été immensément lumineux et vivant au-dessus de moi, et dont la charte de mes errances ne faisait ainsi que reproduire les scintillantes figures de feu et de glace en action dans ses hauteurs ultimes.

Encore une fois : ma conviction avait fini par être plus ou moins, à ce moment-là, que, si l'on disposait en transparence la carte précaire de mes déplacements hypnagogiques, les stations, les directions de marche, les figures dressées par ma course médiumniquement commandée, cette carte-là eût pu tracer, et providentiellement reconstituer, de la manière la plus parfaite qui fût, une certaine partie vivante et scintillante du firmament veillant au-dessus de moi, en interpellant les constellations propres et jusqu'au secret même. Un grand et redoutable secret, en vérité, car il eût pu dévoiler, forcé en connaissance de cause, la clef analogique et active tout à la fois du sens cosmogonique ultime de mes errances, et du **véritable endroit où** elles eussent pu être censées se passer, avoir lieu, le secret même de la figure sidérale de l'ensemble appelé à signifier-là. Car ce n'est

pas en Dalmatie que je courais alors clandestinement, mais dans les buissonnements de feu et de glace adamantine des constellations statutaires, ou tout à fait occultes, du plus grand été occidental, du "Grand Eté" philosophiques des nôtres, au Milieu Embrasé des cieux où veille extatiquement la lionne Sekhmet.

Aussi je crois pouvoir m'aventurer à fournir là deux repères : l'endroit où, sur les hauteurs de Medjugorje, j'allais devoir rencontrer — ainsi qu'on le verra plus tard — la jeune fille donneuse de pain, correspondait, dans le ciel, à la ceinture d'Orion, et celui qui, tout près de Dubrovnik, témoignait par le plan d'eau vers lequel j'allais ne pas savoir choisir de diriger mes pas le matin fatidique de mon choix erroné, se trouvait placé sous la garde de l'épaule d'Orion, sous la garde donc, empourprée et nuptiale, de Bételgeuse.

Ce fut alors que je me trouvais perdu en route, quelque part dans les vignobles escarpés et recouverts de brumes même en plein soleil, perdu, dis- je, dans la région de hautes collines chaotiques, boueuses, entièrement recouvertes de rochers éclatés et à moitié englouties, au-delà des vignes, sous des éboulements sans âge, région de sapinières obscures, tourmentées par le vent, et de chardonnaies sans passe, à mi-chemin entre Citluk et les solitudes de Bijakovici, autrement dit dans les lieux mêmes où se trouvent situés le village de Madjugorje et ses terres, que j'ai eu à vivre le fait de la brève rencontre pendant laquelle devait se produire le premier épisode de ce que, à partir de ce jour-là, j'avais appelé, pour moi-même, le Mystère de l'Evaluation des Pains. Et, bien plus tard, le Mystère de l'Evaluation des Quatre Pains.

Mettons qu'en début d'après-midi, par un soleil blanc d'apocalypse, impitoyable, total, je longeais un étroit sentier en terre durcie. Silence comme d'après la fin du monde, comme un drap blanc au-dessus du paysage, jusqu'au-delà des collines ; qui vint brusquement à être déchiré par le tintement argentin d'une clochette allègrement agitée, tout près de moi ; sorti de la broussaille, je vis alors un petit agneau, d'une joyeuse blancheur, qui, après m'avoir regardé pendant un instant, effarouché, sauta par-dessus le sentier, de gauche à droite, suivi de quelques brebis, blanches également ; et de disparaître, tous, à nouveau, dans la broussaille, d'où, à plusieurs reprises, dix ou sept fois de suite, ils devaient ressortir et rentrer en me coupant le chemin.

Mais, toujours, l'étrange cortège se faisant annoncer par la clochette au son si cristallin du petit agneau. Je ne sais pas pourquoi, je sentis alors un brusque et violent sanglot qui me rompait la poitrine, et que les larmes me brûlaient le visage.

Et comme le sentier que je suivais s'engageait à descendre, je pénétrai bientôt dans un riche vignoble, admirablement entretenu.

Je savais qu'il fallait que je fasse très attention, qu'à tout instant je risquais de rencontrer quelqu'un. Aussi l'ai-je vue tout de suite, la pierre blanche levée sur la droite du sentier, qui marquait l'endroit où il fallait s'arrêter pour trouver, dissimulée par des buissons aux petites fleurs jaunes et rouges, une dalle de pierre, posée à même la terre, sur laquelle apparaissait un assez incroyable amoncellement de grappes de raisin ; un fruit comme je n'en avais jamais vu avant, chaque grappe devant peser dans les cinq, six livres

et les grains de la taille d'une noix, ou presque ; là, que du raisin noir, violet, et sur le sommet seulement une belle grappe de raisin blanc, placée là dans une intention symbolique, offertoire ou pierre d'angle.

Sans hésiter un instant, je me mis alors à en manger, m'étant emparé de la grappe coronaire, du raisin blanc, abattu comme j'étais par une faim d'enfer, et dévoré par la soif de cette journée de canicule insensée. O déchirante félicité.

Mais ce fut aussi le moment choisi par une jeune fille qui, jusque-là, avait dû se tenir cachée derrière les buissons, pour apparaître et venir tout droit vers moi, un grand pain blanc à la main, de ces galettes que les paysans des collines cuisent sous la cendre et marquent, au couteau, d'une grande croix grecque, du soleil, de la lune et de quatre étoiles. Elle souriait, amusée. Je compris que c'était mon jour de chance, que j'avais peut-être trouvé une terre amie, d'obéissance solaire, traditionnelle.

— Le raisin, me dit-elle, on le trouve ; quand on l'a assez cherché ; et que l'on a mérité de le trouver. Par contre, le pain, personne n'en a jamais trouvé. Le pain, il faut qu'on vous le donne, par charité. C'est pourquoi je suis venue vous le donner, ce pain. Prenez-le donc, et mangez-le. Mais ne faut-il pas savoir, aussi, que les fruits de la terre sont les mêmes que les fruits des cieux ?

— Merci, lui répondis-je, merci du fond du cœur. Comment vous appelez-vous ?

— Et vous-même ? Etes-vous allemand ?

— Non, je ne suis pas allemand. Et vous exagérez un peu : vous savez parfaitement qui je suis même si moi je n'ai pas de certitude quant à votre vraie identité, je veux dire l'**autre**. Mais n'en parlons plus, il ne faut pas. Je m'appelle Jean. Vous ne le saviez donc pas ?

— Ah, oui ? Mais n'êtes-vous pas un peu trop confiant, vous ? Et quelles sont donc ces choses si insensées que vous vous permettez de me sortir là ? Sans souffler, **comme ça ?** D'un seul trait ? Et la peur ? Vous n'avez pas peur de moi ? Du tout ? Vraiment ? Qui je suis, vous le savez ? Non, vous ne le savez pas ? Mais sachez alors, au moins, que vous portons, vous et moi, le même nom : aujourd'hui, je m'appelle Ivanka. Et maintenant, je dois partir. Mais, je vous en supplie, faites attention. Faites très attention à vous, Jean. Ces temps sont terribles, et nous n'y pouvons plus rien, ou presque. Oui, terribles sont ces temps. Vous vous souviendrez bien de mes paroles ? Je l'espère. Vous vous souviendrez de moi ? Vous essayerez de penser à moi ? Oui ? Dites oui. Adieu, Jean. Adieu.

— Adieu Ivanka, et encore une fois merci, mille fois merci. Que le ciel vous rende un jour tout ce que vous avez su donner vous-même aujourd'hui.

— Le ciel m'a déjà tout donné (répondit-elle, en se perdant dans les buissons qu'agitait, soudain, un vent d'une force tout à fait anormale). Le ciel m'a déjà tout donné, et m'en donnera bien plus encore, de manière que moi-même je puisse en donner sans fin. Tout donner de moi-même, et tout donner, éternellement, de tout : **qui n'a pas tout donné, n'a encore rien donné.**

Ce furent ses dernières paroles. Plus tard, je devais me souvenir du fait que le visage de cette jeune fille me semblait vaguement connu. Avec une insistance aussi ardente que discrète, son visage me rappelait, en effet, quelqu'un de très connu, d'infiniment connu même, et d'infiniment proche ; mais depuis longtemps oublié, perdu dans les ténèbres de mon amnésie d'état.

Et quoi encore ? Elle portait une robe toute simple, en coton bleu foncé, et un long foulard négligemment noué autour du cou, dont les deux bouts lui pendaient jusqu'à la taille. Je dois également avouer que, sur le coup même, je n'avais pas été capable de saisir l'extraordinaire clarté de son visage. Une clarté qui ne reflétait pas la lumière du jour, mais qui en irradiait une autre, la sienne propre, d'une intensité et d'une gravité très évidemment surnaturelles. Le foulard qu'elle portait noué autour du cou semblait en une soie ancienne, à l'éclat d'une blancheur inoubliable et douce.

L'HUMBLE CHARITE DU DEUXIEME PAIN

Plus tard, et dans des circonstances plutôt étranges, troublantes, je devais rencontrer un Roumain originaire du Banat yougoslave, nommé Vlado Prusina (mais était-ce bien son nom ?), qui, conduisant un camion de ciment, m'avait amené, en prenant lui-même, ainsi, des risques insensés, jusqu'au- dessus de Dubrovnik.

Au moment de nous séparer, il avait partagé avec moi son maigre avoir, en me donnant deux oignons et quelques tomates, du sel, six œufs durs et un pain. La même galette paysanne que celle dont m'avait fait

don, une quinzaine de jours avant, la jeune inconnue surnaturelle de Medjugorje.

Et ce fut donc ainsi que j'eus à recevoir le deuxième pain de la même série, dont bien plus tard seulement j'allais pouvoir comprendre la signification ultime, libératrice et sanctifiante, véhiculant de très hauts pouvoirs de vie et de revivification en provenance de l'autre monde, des contreforts galactiques du ***milieu du ciel*** et du mystérieux logis de celui-ci, tout en Rochers d'Azur.

Vlado Prusina, qui devint mon frère à jamais, et qui, avant d'être " renvoyé dans le camp du travail socialiste ", avait fait trois années de prison à Belgrade, était lui-même ouvert à l'invisible, féru d'astrologie et voyant, habité par une foi orthodoxe très pure, aussi profonde qu'illuminée (peut-être versait-il, aussi, dans la pratique d'une ancienne sorcellerie blanche, essentiellement «forestière», la religion cachée des «ceux des collines»).

Ses derniers mots ont été, avant de nous séparer, les suivants : " Mais toi, ne va pas à Dubrovnik. Je te dis, et je te le répète : ne va pas à Dubrovnik. Va, pour " passer de l'autre côté ", où tu veux, où te portera ta Bonne Etoile, mais en aucun cas à Dubrovnik. L'année dernière, ils ont exécuté, dans un cimetière désaffecté, près de l'ancienne ville, onze étudiants de Sarajevo, dont quatre jeunes filles : des enfants de quinze ans, qui avaient tenté de s'échapper vers l'Italie, en volant un bateau de pêche, et qui furent dénoncés par un de leurs camarades. On dit que leurs âmes souillées crient vengeance, et qu'une certaine ***ombre cendreuse*** se tient au-dessus de cette ville que tant de crimes ont rendue maudite, ouverte aux

influences les plus néfates et les plus inconnues, lointaines, une ville irradiante de ténèbres actives. Si tu y vas, tu n'y trouveras que ton malheur. Tu ne diras pas que je ne te l'ai pas dit. Souviens-t'en".

Et un peu plus tard, comme nous nous abritons, pour prendre un peu de repos, à l'ombre d'une haie de lauriers sauvages : " Tu ne sais d'ailleurs pas, et tu ne peux pas savoir ce qu'est, en fait, aujourd'hui, ce pays, le Yougoslavie, et tu ne sais pas, ni ne saurais savoir ce qu'est, en réalité, le soi-disant général Josip Broz Tito, qui n'est ni général ni même Josip Broz Tito. Et cet endroit d'où tu viens, Medjugorje, sais-tu vraiment ce qu'il en est ? Dans les hautes collines des hameaux autour de Medjugorje, enfouis directement sous la terre, sans prière, ni bénédiction, ni pardon, ***s'entassent*** — je ne dis pas reposent — des milliers, des dizaines de milliers d'hommes, de femmes, d'enfants massacrés, mutilés, dépecés, suppliciés, enterrés vivants en 1945- 1946, par les "partisans" du général Josip Broz Tito. Sur cet immense charnier secret veille, cependant, depuis la colline de Krizevac, la grande Croix du Millénaire du Sauveur, élevée en 1933, comme en prévention, mystérieusement, de ce qui allait s'y faire quinze, seize années plus tard. Cette région, ils l'ont entièrement dépeuplée. ***Religio depopulata***, disait, au camp de Subotica, un de mes amis Slovènes, le prêtre catholique M.A.S., qui, grâce à la volonté du Sauveur, n'a pas manqué de recevoir la pourpre du martyr. Alors, vois-tu, Medjugorje c'est Katyn, Katyn multiplié par six, par douze. Si un jour à venir, à la faveur par exemple de je ne sais quel changement de régime, il y a déterrement général sur les collines de Medjugorje, on s'y croira au Jugement Dernier. La grande lumière de Medjugorje, dis-tu ? Peut-être.

Mais attention alors à cette **lumière-là**, attention. " Et ensuite : " D'autre part, pour Dubrovnik, je te le répète tout en sachant que c'est à coup sûr inutile, n'y va pas. Car non seulement tu risques d'y laisser ta vie, de te faire battre à en perdre la raison, supplicier, piétiner, ce qui n'est déjà pas rien, mais, de toutes les façons, ce n'est pas de Dubrovnik que tu arriveras à passer de T'autre côté". Et, en plus, sache- le, c'est encore bien là-bas, à Dubrovnik, qu'il te faudra — si tu y vas quand même — faire face au mystère noir de ton propre **antidestin**. Et que c'est ton **antidestin** qui, alors, et pour longtemps, va l'emporter sur ton **vrai destin**. Je ne sais pas très bien t'expliquer, en ce moment-même, ce que cela veut dire au juste, mais tu le verras toi-même. Et si cela se fait, tu ne verras même plus que cela et rien d'autre. Alors, pour une dernière fois, je te prie, **n'y va pas**. Il y a trois ans, quelqu'un m'en avait dit autant, dans des circonstances comme celles-ci, et moi non plus je n'avais pas eu l'intelligence, l'inspiration de céder. Alors j'ai payé, et je paye encore. Alors je n'en finis plus de payer. Mais il y a là, peut-être, je ne sais quelle nécessité fatale. Et c'est peut-être, mais comment le savoir, le **chemin même**. "

Cependant, rien n'y fit. A la fin juillet, j'étais à Dubrovnik, et déjà rôdant autour des entrées du port. Je sentais le danger comme une nausée, comme un empêchement de respirer. Mais sans cesse je tâtais le terrain, j'explorais, **j'espionnais**. Je cherchais des signes explicites, des passages, des **occasions**.

Je **m'y croyais**, à vrai dire ; le pitoyable imbécile que j'étais.

Pour éviter les contrôles de nuit, je quittais toujours la ville en fin d'après midi. Changeant sans cesse d'endroit, guidé médiumniquement par une inspiration que je sentais me revenir de plus en plus, j'allais me choisir un abri pour la nuit. Je me cachais dans les petits bois, dans les ruines d'anciens villages **châtiés** par les partisans ou, faute d'autre chose, dans les champs.

Le souvenir de la jeune inconnue de Medjugorje, je le ressentais, souvent, comme une blessure saignante dissimulée au tréfonds de mon être, une blessure à la fois lumineuse et terne, pareille à une entaille de soleil, inextinguible, à jamais sans guérison, mais de plus en plus voilée. Mais non de noir voilée, d'indigo. Ou peut-être vert scarabée, un voile fort léger, passé à plusieurs fois, pour qu'il y prenne de l'épaisseur, assourdir l'éclat de la brûlure qu'il lui faut cacher tout en s'interdisant de trop la cacher, car **brûlure vive**.

D'autre part, j'en étais même venu à me demander si Vlado Prusina lui-même n'était pas quelque chose comme un agent extérieur du " camp des sanctifiés " — ou d'une communauté occulte du même genre — et si notre rencontre, loin d'avoir été, comme je l'avais cru, tout à fait fortuite, n'avait pas été, en réalité, commandée par les autres, ceux du " camp des sanctifiés ", en vue de me suivre et de me secourir dans les chemins si périlleux qu'ils savaient, précisément, que j'allais devoir prendre. Et même si ce n'était peut-être pas tout à fait ainsi que les choses avaient — avaient eu — à se passer, je pressentais qu'elles ne devaient quand même pas trop s'éloigner de cela, qu'il y avait à coup sûr anguille sous roche. Que, de toutes les façons, j'étais comme on dit, **suivi de près**. De quelque part, une sorte de grande certitude me venait.

Mais il fallait aussi manger, et c'était là le problème le plus grave. Car je suivais une règle de fer: m'interdire le moindre contact avec l'habitant.

Ainsi me fallait-il donc avoir recours à la rapine, qui n'était pas non plus sans danger. La survie impliquait, pour moi, une attention éveillée, paroxystique, **dédoublante**.

*DUBROVNIK
OU LE GRAND EGAREMENT*

LE TROISIEME PAIN

Or, dédoublé, je l'étais, et comme jamais encore je ne l'avais été. Je vivais dans deux mondes, sans pouvoir me décider, de par moi-même, ni pour l'un ni pour l'autre : il fallait donc qu'un choix se fasse, ou soit fait quelque part pour moi, qu'un choix vienne à m'être imposé comme d'en dehors de moi-même alors qu'en fait c'était encore moi qui choisissais, mais non au niveau de la conscience de veille. J'allais être choisi dans la mesure où je me croyais dans l'impossibilité de me choisir moi-même, et c'est en me croyant dans l'impossibilité de choisir que j'allais devoir me choisir, seul face à moi-même : au dernier degré de l'inconscience consciente, au dernier degré de la conscience inconsciente.

Deux jours avant la catastrophe, tenaillé par une faim animale, féroce, au bord de l'évanouissement, je me laissais entrer dans une grande Eglise du centre de Dubrovnik, silencieuse et fraîche, étrangère à la tension, aux angoisses de mort et à la canicule infernale qui régnaient dehors.

Une vieille femme était là, grande, mince, lente, d'une démarche patricienne, retenue, altière, que

je vis se glisser dehors, par une petite porte latérale, au moment-même où moi j'y entrais. L'espace d'un éclair, je la surpris qui, en sortant, tournait sa tête vers moi, le visage à moitié couvert d'un voile noir ; son regard me brûla, et m'éblouit, doucement empreint d'une lumière si vive et si claire que je crus y reconnaître l'éclat même du Soleil de la Charité. Était-ce possible ? Posé sur un banc, enveloppé avec soin dans un linge d'une blancheur immaculée qui en laissait une bonne moitié à découvert, je le vis aussitôt : un grand pain avait été apporté, en cet endroit, à ma seule intention. Le troisième pain, le dernier, de la série qui devait être si dramatiquement interrompue, le surlendemain, par mon arrestation. Une galette de pain paysan ayant la même forme, les mêmes apparences que celui des collines de Medjugorje, et, aussi, qui celui dont m'avait fait don Vlado Prusina. Le troisième pain, là devant moi : c'est ainsi que venait d'avoir lieu ma troisième évaluation d'état sous le Soleil de la Charité.

Confondus dans le même lac de feu et de lumière, d'innombrables petits cierges illuminaient d'une manière à la fois subversive et royale une ancienne icône de la Reine de la Paix et, se reflétant sur ses ors noircis, sur ses bleus ardents et ses rouges profonds, faisaient qu'une lueur comme d'outre-monde en retombe et nappe le pain de la charité finale et le linge de sa garde comme d'une voilure paradisiaque, aérienne, ensoleillante. Lumière comme de cire et de miel, lumière comme du salut en voie d'accomplissement.

Illusion, tragique illusion.

EIMEE, OU LE SONGE SUSPENDU

Et alors je pensai, encore une fois, au mystère charitable des collines de Medjugorje. Inconsolable, je suis resté inconsolable. ***Bénissez-moi, bénissez- moi, bénissez-moi !*** je me suis écrié, en essayant de courir derrière elle — mais trop tard, déjà trop tard — quand je la vis s'évanouir, disparaître, comme elle était venue, au sein de la mer agitée de ses buissons fleuris. Notre entrevue n'avait duré que cinq minutes, à peine un peu plus peut-être, le temps de toute une vie de tristesse et de honte. Qui était-elle, en vérité, cette soi-disant Ivanka ? Et quel suprême miracle s'était-il produit, ce jour-là, pour moi, et pour moi tout seul, dans les collines brûlantes de Medjugorje ? Engloutie comme dans une mer de fleurs, astrale.

Mais à présent j'étais à Dubrovnik, et je faisais la guerre.

Pour cette nuit-là, j'avais entrepris d'investir une petite villa de gardiennage d'une fabrique de bière désaffectée. Quelqu'un devait l'habiter encore, la villa en question, mais sporadiquement, ou plus du tout depuis un certain temps. Plus d'électricité, ni d'eau courante ; mais des draps propres dans les deux lits du premier étage, et une armoire pleine de conserves locales de poisson, excellentes, ainsi que de boîtes de corned-beef des rations de l'US Army.

J'étais à la veille d'une journée qui, je le savais parfaitement, allait m'être absolument décisive. Ainsi se fit-il qu'à neuf heures du soir, et alors que, dehors, il y avait encore le plein jour, je dormais comme une bûche. Une grande paix blanche coexistait en moi avec une angoisse très sombre.

C'est peu avant le matin que j'ai fait le rêve avec l'avertissement prophétique d'Enée. Je m'étais réveillé avec les premières lueurs du jour, et m'étais imposé de me rendormir, jusqu'à ce que ce fût la chaleur du jour naissant qui m'obligeât à me lever.

Emanation salvatrice de mon propre double abyssal, de mon double immobile et sacré ou, comme l'eussent pu appeler les anciens Egyptiens, de mon propre Ka, ce rêve devait marquer dans ma vie d'alors le retour aux temps de la tragédie, et cela même si, par la suite, il était apparu que cette tragédie n'en fut pas tout à fait une, ou bien alors comme une sorte de malentendu, aveuglement ayant sans doute eu pour moi, dans le sentier piégé de ma vie en cours, la valeur d'une épreuve initiatique décisive, ultime (voisine de la ***réitération*** alchimique, si l'on voit ce que je veux dire).

En tout cas, le rêve que j'avais fait alors n'a pas cessé de me hanter secrètement, de me tourmenter pendant au moins une vingtaine d'années par la suite. Quel fut donc ce rêve d'un si grand pouvoir d'influence ?

Il se faisait que j'avais réussi à prendre place clandestinement à bord d'un bateau à voiles se dirigeant vers l'Italie. Mais il faut que je le précise tout de suite : dans mon rêve, il s'agissait d'un bateau de facture ancienne, voire antique, aux quatre grandes voiles, une noire et trois rouges. Sur le pont, il m'en souvient bien, il y avait deux poêles en airain, remplis de braises vives.

Nous perdîmes bien vite la vue des côtes dalmates ; la mer était démontée : le pont du navire sans cesse recouvert de vagues écumantes. Vers midi, la tempête faisait rage. Quelqu'un, cependant, dominait le pont, un géant aux cheveux clairs, d'un blond-roux flamboyant, et au regard renfermé, tragique. Le sombre inconnu était enveloppé dans une cape en laine bleu foncé, ou indigo peut-être. «Son nom est Enée, son nom est Enée», me chuchotait, au fond de moi, une voix inconnue, une voix blanche, sacerdotale. Dans la braise des poêles, celui-ci faisait cuire des grosses têtes d'ail, des oignons, et ne devisait avec personne. Une sorte d'épouvante sacrée semblait se tenir autour de lui, comme suspendue dans l'air.

Le ciel, ensuite, devint tout noir, strié de bleu, d'orange. Une lame immense s'élança, venant du Nord-Est, qui balaya avec une violence inouïe le pont, enlevant tout sur son passage. Je me sentis arraché de mon abri précaire, et emporté loin, dans une masse à la scintillante blancheur, au cœur d'un horrible tourbillon glacial. Dans quelques instants le bateau était déjà loin, et moi je compris que là, j'étais perdu. «Pourquoi cela, pourquoi, pourquoi» m'écriais-je. Et à l'homme enveloppé d'indigo de me répondre alors, de loin, en criant pardessus la démence hallucinée, écumante, de la mer déchaînée : «Parce que tu as commis une faute infiniment grave, et qu'il te faut payer pour t'en libérer. Mais tout cela va passer. La liberté sera pour toi dans le mois qui vient. L'Italie, dans vingt ans seulement. Prie, prie la Déesse de la Paix».

L'âme remplie d'une cuisante amertume, je me battais contre les flots pour essayer de rejoindre la côte dalmate, que j'avais cru pouvoir quitter mais en vain.

En me réveillant, le soleil était bien haut. Je me baignai vite dans l'eau d'une citerne desservant, comment se peut-il que je m'en souviene encore si parfaitement, des bandes étroites mais richement fournies de culture maraîchères.

Ce fut bien là — à présent je ne l'ignore plus — qu'allait devoir se situer, se **déclarer** mon erreur. Cette " faute infiniment grave " dont m'avait prévenu Enée dans mon rêve matinal.

NON LE SENTIER DE LA DELIVRANCE, MAIS CELUI DU SACRIFICE

Au point où j'en suis, et malgré les empêchements de l'oubli, de l'oubli de l'oubli et de son antilangage agissant souterrainement, il me faudra essayer d'être, à tout prix, aussi clair que possible dans mon discours : cela m'aidera aussi à mieux voir en moi-même, à mieux comprendre la marche, le cours à la fois passé et tout à fait présent des choses très cachées qui ont récemment encore fait et à nouveau défait ma vie.

Cela s'était donc passé ainsi : au réveil ma décision était prise, il fallait que je me rende à Dubrovnik et que, sans attendre, je me mette à trouver comment procéder pour m'embarquer, clandestinement sur un bateau prenant la mer en direction de l'Italie, ou même pas, sur un bateau qui fût tout simplement de sortie en mer : et qu'une fois en mer, je risque de tenter le tout pour le tout, me débarrasser, par n'importe quels moyens, et surtout les pires, de l'équipage à bord, mettre le cap sur l'Italie, et une fois en vue des côtes du salut, faire couler le

bateau et gagner la terre à la nage. Encore une fois, j'étais en guerre, et je savais parfaitement que, pour prendre la mer, les membres des équipages autorisés — même, et peut-être surtout ceux de la pêche — devaient être, très obligatoirement, des éléments vérifiés du parti, ou d'anciens "partisans". Je savais donc que j'allais avoir à affronter, sauvagement, sans merci. Vie contre vie, mort contre mort, et n'ayant pour moi, au bout du compte, que la stratégie de la surprise et le feu de ma rage, que je sentais de plus en plus démentielle, que je ne tenais plus, surgivrante.

Dans la situation plus que désespérée qui était alors la mienne, c'était à peu près tout ce que l'on pourrait vraisemblablement envisager d'entreprendre.

Me rendre immédiatement à Dubrovnik, et forcer le destin le jour même, représentait le seul choix de lucidité et de raison, le seul choix total, le seul choix **héroïque**. C'est ce que je fis, et c'est aussi ce qui me perdit.

Car ce n'est pas un choix de lucidité qu'il m'aurait fallu faire, mais un choix de démence sacrée : non un choix de raison, mais de totale déraison ; un choix totalement irrationnel, le choix même qu'une voix de déraison profonde dictait secrètement à l'illuminé que j'étais devenu dans ma course sous influence à travers le Jeu d'Oie des embûches visibles et invisibles qu'étaient devenus, pour moi, mes espaces d'errance hypnagogique de l'Adriatique orientale, espaces eux-mêmes engagés à reproduire les configurations en marche d'un firmament embrasé par une signification à la fois occulte et finale, essentiellement apocalyptique.

La voix de la raison me poussait donc vers Dubrovnik. Mais au fond de mon être, une autre voix, la voix même du rêve de la prison de Tuzla, la voix, aussi, du rêve que je venais de faire et où l'avertissement du personnage appelé Enée, éclairait mon délire comme un brasier dans le noir, autrement dit la voix irrationnelle, transcendante, de mes plus occultes engagements cosmologiques me portait ailleurs, exigeait que je me donne une autre conduite et d'autres moyens, d'autres choix aussi, des choix, en apparence tout au moins, démentiels, illuministes, incompréhensibles et parfaitement aberrants au regard des tenanciers raisonnables de la sombre ***raison de ce monde***. Ce qu'il fallait donc que je fasse, du point de vue de ma cosmologie suprêmement visionnaire, c'était non pas mettre fin à mes errances sous influence médium- nique, mais, au contraire, d'en suractiver la marche vers son paroxysme final, vers son aboutissement, tenu d'avance pour inconcevable, ou plutôt pour ***imprévisible***. Dans les faits : au lieu de me rendre à Dubrovnik, traverser les champs tout droit devant moi, faire que je me perde à nouveau vers le Nord- Ouest, en direction, peut-être, de ce plan d'eau qui déjà miroitait sous le soleil matinal, et ensuite bien plus loin encore, plus loin encore, et plus loin, vers je ne sais même plus où, et qui le saura jamais. ***Plus loin encore, plus loin encore plus loin***, chuchotait, au fond de moi, cette parole que je soupçonnais en provenance d'Orion.

Mais c'est très bien ce que je n'avais pas su choisir de faire à ce moment-là. Ténèbres, ténèbres, ténèbres. Car, en procédant ainsi, je m'engageais, sans le savoir, non pas dans le sentier de la délivrance, mais dans celui du sacrifice.

Cette même opposition entre les deux sentiers du salut — le ***sentier de la délivrance***, et le ***sentier du sacrifice*** — se trouve utilisée, aussi, dans le grand roman initiatique de Gustav Meyrink, ***L'Ange à la fenêtre de l'Occident***. Le ***sentier de la délivrance*** y est représenté par ceux qui sont tenus de ***passer de face*** le "seuil de l'initiation ", tandis que le ***sentier du sacrifice*** se trouve imparti à ceux qui doivent le passer le ***visage tourné en arrière***.

Gustav Meyrink : " Frère, tu as passé le seuil de l'initiation le visage tourné en arrière, car tu es prédestiné, comme nous tous de cette chaîne, à secourir l'humanité. C'est pourquoi jusqu'à la fin des temps tu pourras voir la terre, cependant qu'à travers toi rayonnera toute l'énergie qui émane du plan de la vie éternelle. Mais ce qu'est ce plan de la vie éternelle, " nous de la chaîne " nous ne pouvons l'expérimenter, car nous tournons le dos à cet abîme radieux, impénétrable et générateur : Jane a franchi de face le seuil de la lumière éternelle. Si elle nous voit ? Qui sait ? " Est-elle heureuse, là-bas ? " Là-bas ? Aucune dénomination ne s'applique à ce non-être pour lequel nous employons cette déplorable périphrase : " plan de la vie éternelle ! Et heureuse ? Gardner me regarda en riant. M'as-tu posé sérieusement cette question ? ",

Ayant fait, à Dubrovnik, ce que j'avais fait et, surtout, n'ayant pas fait ce que je n'avais pas fait, ***c'est le visage tourné en arrière*** z pour parler comme Gustav Meyrink, que j'ai passé, moi aussi, le " seuil de l'initiation ", et le salut qui me fut alors donné m'apparut, par la suite, comme ayant été celui du sentier du sacrifice.

Et c'est ainsi que le même jour, vers midi, je me trouvais étendu sur le plancher, dans les locaux de la sécurité navale de Dubrovnik, le visage par terre et les mains attachées dans le dos, " fait comme un rat

Mais quelque chose avait dû changer, entretemps, quelque part dans les hautes sphères du pouvoir, à Belgrade, puisqu'au lieu de me voir abattre comme un chien — tel que je l'avais craint sur le coup même, ainsi que plusieurs heures par la suite — on me renvoya assez vite dans un camp de travail placé sous le contrôle direct de l'UDBA, à Maribor, dans le haut de la Croatie.

Et ce fut de Maribor que je devais tenter ma troisième évasion, la bonne ; et en franchissant le rideau de fer me retrouver, par un beau jour d'automne carinthien, dans la zone d'occupation britannique de l'Autriche. Le personnage si mystérieusement appelé Enée dans mon rêve d'avertissement prophétique ne s'était donc pas trompé dans la première partie de ce qu'il m'avait crié, par-dessus la tempête écume, à l'instant même où, enlevé du bord de son navire par la lame fatidique, je me croyais perdu, et comme déjà au pouvoir des ombres de la mort ; quand à la deuxième partie de sa prophétie non plus, puisque c'est bien vingt ans plus tard que je devais pouvoir rejoindre enfin l'Italie ou, plutôt, «retrouver à nouveau mon Italie perdue».

Il n'empêche qu'une fracture fondamentale de mon existence, qu'un échec peut-être irréparable de mon destin se situe le matin du jour d'hésitation et d'obscurcissement spirituel où j'avais choisi de me rendre à Dubrovnik plutôt que de continuer à me laisser

porter en avant pas la voix irrationnelle du commandement intérieur, par le chuchotement sacré dont j'avais subi la prise sous influence depuis mon évasion de Sarajevo.

Que s'était-il donc passé ce matin-là ? Cette fatale hésitation survenant en fin de course n'appartenait-elle pas, précisément — instant d'abrupt réveil du somnambule au bord de la corniche, instant d'effroi et d'incertitude à tous les coups mortelle du passeur au-dessus des précipices sans fond, entre les glaciers — à la zone si vertigineusement périlleuse où l'on risque, soudain, de se voir happer par le péché contre le Saint-Esprit, «le seul qui jamais ne saurait connaître de pardon, en ce temps ni dans l'éternité» ? Une immense épouvante m'en vient chaque fois que je me surprends à y penser.

Ce matin-là, mais ne l'ai-je pas déjà dit, l'ordre m'avait été souterrainement intimé d'aller encore plus loin dans les voies de ma randonnée hypnagogique, infiniment plus loin : je savais qu'il fallait que j'aille tout droit devant moi, rejoindre le plan d'eau que je voyais scintiller devant moi, à l'horizon et, une fois là-bas et une fois **sur place**, de me conformer à des nouvelles instructions, à des nouvelles impositions intérieures. Ainsi que je crois l'avoir su, il eût fallu qu'ensuite je traverse la moitié d'un bois, une petite rivière en crue, l'autre moitié du même bois, que je contourne, de loin, un village, et trouve une Eglise en ruine, ou, à mieux dire, une Eglise à demi-démolie ; près de cette Église, un beau verger à flanc de coteau cachant, en son milieu, **une grande maison en pierres jaunes et rouges** : c'est là que j'eusse dû trouver l'occasion de me laisser offrir un quatrième pain de la série commencée dans les collines de

Medjugorje, de manière que le Mystère de évaluation du Quatrième Pain eût pu s'accomplir déjà à ce moment-là, et porter en moi un fruit de salut éternel, de délivrance et de très haute libération.

Or cela ne s'était guère fait ainsi, parce qu'au tout dernier moment j'avais cédé devant ce que je croyais être l'évidence immédiate et la plus certaine d'une analyse de claire raison, sans être capable de me rendre compte que la raison même de cette évidence était, elle, d'origine nocturne, malfaisante et subversive et, pour tout dire, essentiellement **ennemie**, ni ce qu'il m'en coûtera d'avoir accepté de suivre les raisons actuelles de ce monde alors que je n'étais parvenu jusque-là que pour en fonder, pour en révéler l'immense déraison à venir, la divine déraison en marche et que d'aucuns eussent peut-être pu appeler du nom de Parousie.

Enée ne m'en avait-il pas averti, **vingt ans pour rejoindre l'Italie** si j'allais commettre la grande faute contre laquelle il tentait de me mettre en garde, mais si vainement ?

Et ce n'est que trente ans plus tard que je devais retourner sur les lieux de ma rencontre si éperdument ensoleillante avec la jeune fille des collines qui, en m'offrant le premier de la série des Quatre Pains — de la série du Mystère de l'Évaluation du Quatrième Pain — allait me plonger dans les chemins interdits, dans les chemins ardents des noces cosmologiques de la Quatrième Couronnée, trente ans pour retourner, je veux dire, à Medjugorje.

Ce deuxième voyage à Medjugorje, à une trentaine d'années de distance du premier et vrai sujet du présent livre, devait être accompli dans des conditions

aussi dangereuses, peut-être, **qu'avant** : j'y suis retourné sous une fausse identité, par un canal singulièrement douteux, dans le but de pouvoir témoigner, personnellement, sur les miracle des apparitions mariales de Medjugorje.

Quelle autre fulgurante constellation s'est donc allumée au fond du ciel toujours aussi mystérieux de Medjugorje, dans le ciel métasymbolique qui veille, invisiblement, au-dessus de ces terres chargées d'une prédestination qu'à présent je sais à nulle autre pareille?

Il fallait qu'à tout prix j'aie vu de par moi-même. Une très ancienne voix en moi s'était réveillée, pour me chuchoter, comme jadis, les chemins de haute clandestinité qu'il me convenait de prendre. J'avoue qu'au départ je n'avais guère compris qu'il s'agissait, en fait, de la conclusion véritable de certaines pistes entrouvertes devant moi il y a une trentaine d'années, une conclusion comme au-delà des temps, ni que cette aventureuse incursion dans mon propre passé allait devoir en raviver, soudain, les anciennes blessures qui m'en restaient. Les rêves oubliés ne sont-ils pas les plus dangereux ?

Ce fut au mois de juin de l'année dernière que je suis retourné à Medjugorje. Clandestinement, d'une manière absolument illégale et même, en quelque sorte, suicidaire. Et à nouveau tout se passa comme dans un rêve éveillé, comme dans ces **années-là**, et à nouveau ce fut le même miracle, et dans les mêmes lieux. En plus mystérieux peut-être, et bien plus vite. Quelques jours à peine, mais face aux radieuses falaises de l'éternité.

RETOUR A MEDJUGORJE

Si elle ne t'accompagne pas,
Inutile de faire le voyage.

HENRY MONTAIGU

Pendant le mois de juin 1984, j'ai donc, à Medjugorje et dans ses environs, infiniment approché et regardé vivre le miracle du changement et de la transmutation de la sanctification intérieure des hommes et des lieux visités par le ciel dans son ultime miséricorde, et j'y ai même participé, en quelque sorte, à la présence réelle de ce qui embrasait l'extase des six jeunes voyants choisis par Marie elle-même, ses " anges chéris

Mais, d'autre part, à Medjugorje j'ai retrouvé les lieux de mes propres transports d'antan, de mes anciennes illuminations mystique ou assimilées, et pu, aussi, m'entretenir longuement avec des responsables, connus ou inconnus, mais inconnus plutôt, des hiérarchies catholiques et politiques de la Croatie visible, extérieure, ainsi que de la Croatie souterraine, hiérarchies, quant à ces dernières, plus ou moins voilées, voire même clandestines.

Et c'est à Medjugorje aussi, et dans ses environs, que j'ai fait ce qu'il fallait que je fasse pour renouer des contacts, interrompus depuis fort longtemps, avec des responsables appartenant à certaines structures politico-stratégiques de Belgrade, structures spéciales dont le moins que l'on puisse dire serait qu'elles poursuivent des activités profondément réservées, et cela au sein même des appareils du pouvoir fédéral actuellement en place, et dont les compétences se situent sur cette zone incertaine du pouvoir où l'activisme à demi-immobile de la grande politique rejoint, épouse secrètement l'immobilité activiste de l'Esprit quand il naît quelque part, et qu'il choisit de croître, et de s'y développer à des fins d'autant inavouables qu'elles s'avéreront, toujours, comme étant fort précises.

Tout ceci dit, il n'en reste pas moins que le fait le plus important de mon retour à Medjugorje en mai 1984 — ou dont l'importance me paraît, à moi-même et par rapport à moi-même, tout à fait incommensurable— sera encore un fait impliquant la rupture supranaturelle de la réalité, un fait qui m'est arrivé à moi-même, là-bas, sur place, que je tiens pour fondamentalement étranger à toute préoccupation temporelle, à toute imposition extérieure, avouable et rationnelle du devenir historique de ce monde et qui, de par lui-même, s'attache déjà à remettre violemment en cause, à périliter et à détramer les pré-figurations supposées objectives " normales et rassurantes " du cours actuel de mon existence et des temps de convention républicaine qui sembleraient être encore les siens.

Quel fut donc ce fait si incompréhensible, et si troublant ? Est-ce chose à dire ? Vraiment à dire ? Et à ***l'heure actuelle***, surtout ? Ce fait, je brûle d'en faire

état, je brûle de m'en libérer par la confession, de m'en laver par les eaux et les lessives ardentes de l'écriture.

L'après-midi du premier jour de mes retrouvailles avec Medjugorje, je me suis rendu incessamment, et dans un état de grande piété fervente — et cela, je tiens à le dire avant tout autre chose, sur les instances pressantes de la jeune femme de Ljubljana qui m'y accompagnait, Verena T., à laquelle je m'honore d'apporter ici les remerciements les plus obligés, les plus tranchants et les plus pacifiés pour le dévouement intelligent et charitable, tout à fait exceptionnel, et non dénué des périls les plus graves, les plus immédiats, dont elle avait su faire preuve, à mes côtés, pendant ces journées de feu — je me suis rendu, dis-je, directement à l'Eglise paroissiale de Medjugorje, l'Eglise Saint-Jacques, où les six voyants devaient venir pour dire le chapelet et, ensuite, se rendre à leur rendez-vous extatique avec la Vierge Marie dans la petite pièce attenante à la sacristie que l'on avait spécialement aménagée pour la bonne marche de ces **rencontres**. Mais je ne m'exprime pas avec justesse. La petite pièce dévolue aux **rencontres** n'est pas directement attenante à la sacristie. Située à la droite de l'autel, elle donne sur le chœur. Il y régnait, ce jour-là, dans la foule rassemblée à l'intérieur de l'Eglise et dehors, loin autour, une profonde atmosphère de ferveur vivante, de dévotion intérieure et de paix, de grande paix.

Or, il se fit que, du groupe de jeunes voyants qui se rendaient ensemble à l'Eglise, ce fut Ivanka Ivankovic qui m'apparut, ce jour-là, en premier. Et quelle n'aura donc été ma stupeur, mon ravissement intérieur, mon épouvante mystique et mon immense gratitude amoureuse à l'égard des puissances de

l'extrême inconcevabilité qui Régnent dans les Hauteurs quand je me rendis compte, alors, que Ivanka Ivankovic était ***la même que l'autre***, la même que celle-là même qui, une trentaine d'années auparavant, dans les collines brûlées de Medjugorje, m'avait offert — était venue m'offrir — le premier pain de la série, inachevée, du Mystère de l'Evaluation du Quatrième Pain : je replongeais, abruptement, dans le miracle, je retrouvais, d'un seul coup, en moi, l'insoutenable lumière vive ***d'avant***, que j'avais connue lors de mon premier passage à Medjugorje.

Mais entendons-nous bien : je ne dis pas que Ivanka Ivankovic ressemblait, fût-ce d'une étrange, inconcevable manière à la jeune fille des collines de Medjugorje, je dis que l'une et l'autre étaient, quelque part et en quelque sorte, la même, et tout à fait La Même.

Ainsi se fit-il que malgré la violente prégnance de ce à quoi il m'avait été donnée de me rendre témoin ce jour-là à l'Eglise de Medjugorje — bouleversement intérieur provoqué, et entretenu, pendant des heures, par la ***rencontre*** qui s'y était faite, et par ses réverbérations — la présence réelle, physique, d'Ivanka Ivankovic m'avait empêché de porter mon attention sur quoi que ce fût d'autre que le fait seul de ma découverte concernant l'identité mytériosophique des deux porteuses de pain de Medjugorje.

Car, porteuse de pain, Ivanka Ivankovic le devint elle aussi, et le jour même ; porteuse, ce jour-là, du quatrième pain, tout comme il y a trente-six ans elle le fut pour le premier pain des collines, à l'ombre de la Croix du Millénaire.

Après la messe donc des dix-huit heures, je me trouvais, en la compagnie de Verena T., dans le jardin de notre hôtesse, une de ses cousines restée sur place, à Medjugorje, et l'on devisait en attendant que le dîner soit servi (dehors, pour profiter de la fraîcheur du soir).

Devant nous, une belle rangée de cerisiers écarlates qui, en son milieu, accusait comme un étroit passage, une ébréchure donnant sur un pré à l'herbe petite mais riche, jeune et fraîche, d'un vert sombre, fascinant sous la lumière de la lune naissante. Assez loin, vers la partie la plus claire du pré, s'élevait un vieux pommier assiégé par la promesse de ses fruits à venir. Et sous le pommier, fondue dans son ombre, une jeune fille chantait, et ses paroles couraient vers moi limpides, merveilleuses. Je ne comprenais pas bien les paroles de son chant, mais le sens m'en apparaissait avec une assez grande clarté :

***Il fait si noir, si noir éperdument
En ces temps du Mystère de la Fin
qu'à midi même on peut apercevoir
brillant en plein jour l'Etoile Polaire
à travers les ténèbres de la séparation***

Mu par une irrésistible poussée de cœur, je me levai et, à travers le verger aux cerisiers écarlates, à travers le pré baigné par la lumière de la jeune lune, me mis à courir vers le pommier solitaire au milieu des prés.

Debout, le dos contre le tronc du vieux pommier couvert de lichens d'un orangé vivace Ivanka Ivankovic. En me voyant arriver, elle suspendit, en douceur, son chant. A ses pieds, sur une large dalle

de pierre blanche, les même grappes de raisin qu'il y trente-six ans. Que je fus devant elle, et avant que je n'aie le temps de parler, de la saluer, elle m'offrit, souriante, heureuse elle-même, **heureuse, heureuse, heureuse infiniment**, le quatrième pain de la série commencée dans les collines en feu de Medjugorje, tout en m'invitant, d'un geste de lenteur, de me servir, aussi, du " fruit de la vigne ",

— Est-ce vous encore, vraiment ? Etes-vous la même, tout à fait la même ? Et une terrible émotion m'étranglait, je voulais à tout prix étouffer en moi le sanglot que je sentais monter en force, et les larmes.

— La Même ? Ah, ce mot, **la même !** Cela il ne faut pas le vouloir. Non, il ne faut pas vouloir que je sois la même, **tout à fait la même** comme vous dites. Si ce n'est la même encore plus haut montée. Vous voyez, ceci est le quatrième pain, que j'ai spécialement mis de côté pour vous, car — l'auriez-vous ignoré — il est bien à vous, en fait, à vous depuis toute éternité. Tout est donc accompli, et c'est aussi la fin de tout. Car tout vient un jour, et **même cela**. Mais que pouvez-vous désirer encore de moi ? Il faut que l'on veuille pour vous, et que vous-même vouliez ne vouloir que l'Unique Vouloir de son Vouloir Unique, **adorer**. Oui, je sais que vous me comprenez. Et n'oubliez pas cette dernière parole de moi : aujourd'hui même, tout comme dans les temps d'avant, dans les collines de Medjugorje, il y a trente ans, vous vous trouvez dans l'attraction directe de l'impératrice de la Paix Profonde, et la Paix Profonde qu'elle vous avait promise sera bientôt, pour vous, la Couronne Même de vos retrouvailles et le **Magnificat de** votre Belle Puissance recouvrée, de votre Maison Ancienne et de votre Nom Ancien revenus, en vous, à vous, par la vertu même

qui, à nouveau, s'ouvrira à vous, se donnera à vous en ces retrouvailles. Allez donc, me dit-elle, tout droit devant vous, et faites votre dernier combat, et le plus grand de tous, défaites la défaite de Ceux de la Vallée. Car ce qui vous est ainsi donné aujourd'hui ne vous est que confié, féodalement, pour que vous en fassiez le fruit ardent et vivant, le très limpide fruit de l'entière Mesnie. Car, encore une fois, c'est l'Unique Désir qui désire en vous, et désormais seul saura vouloir, en vous, Unique Vouloir, qui Lui-Même ne sait vouloir que le Règne ".

Elle me tendit alors sa droite, en guise d'adieu, que je baisai longuement, d'une passion extrême.

Mais elle continua : " Cependant, soyez-en rassuré : je ne suis pas, moi, la jeune protégée de Marie, Ivanka Ivankovic. Je suis quelqu'un d'autre, dont le nom ne peut absolument pas être prononcé en ce monde. Ou pas encore. Si j'ai choisi de me présenter à vous, et par deux fois, sous les traits de cette jeune Ivanka, c'est pour une raison bien précise. Une raison que je ne vous dirai quand même pas, ou pas aujourd'hui. Mais là, comprenez que ce n'est vraiment pas le temps qui compte, ni l'attente. D'ailleurs, ***qu'est-ce que l'attente*** ? Ce qui compte, ce sont les constellations secrètes de l'Eternel Amour, qui vivent et qui brûlent dans les précipices intérieurs où se tiennent face à face les Divins Cœurs de Marie et de Son Epoux de Gloire ".

Ayant dit cela, elle approcha son visage, m'offrant sa bouche, que je baisai avec douceur, mais longuement aussi. Et cela faisant, dans un éclair, j'ai su son nom si occulte, son vrai nom de vie, et défaillis en perdant connaissance.

Or, ***celle-là partie***, et revenant à moi, il faisait nuit pleine. Je regardai en direction du village de Medjugorje, et vis que des milliers de petits cierges brûlaient au fond des jardins, dans les arrière-cours, à l'abri des regards ennemis, qui transformaient ce village sanctifié, sous le vent léger de la nuit, en une sorte de renversement de la voûte étoilée. Je me sentais rompu.

Nous-mêmes, et tant d'autres aussi, cette nuit- là, à cette heure-là, on s'apprêtait, au fond des jardins pleins d'ombres favorables, à prendre place autour de la table commune, de procéder au mystère retrouvé de la Cène.

D'ailleurs, qu'est-ce que l'attente ? Je l'entends encore me disant cela, brûlante, bouche contre bouche. Et la réponse que je lui fis, au fond de moi, et sans mots : l'attente, pour nous autres, c'est la nuit du Vendredi Saint en haut de la Croix, sous un ciel noir et rouge, bas, lourd d'orage, illuminé par les éclairs. Or ce qu'elle me demandait de faire — et quand je dis elle, je dis ***celle-là*** — et de quelle manière dissimulée, inavouée au cœur même de l'aveu le plus terrible, était-ce donc autre chose que de rentrer dans les ténèbres de l'attente, d'une attente autre, peut- être, mais aussi la même attente, et de rejoindre ainsi, à nouveau, la nuit du Vendredi Saint ? J'étais triste à en mourir dans mon âme, et mon âme se mourait, amère et noire, inconsolable, inconsolée, redevenue mon âme d'avant sa venue dans mon âme. L'ai-je aimée, celle-là.

Etrange situation, quand même : je sais sur qui, et comment se pose, à partir de cet instant même, le problème du salut et de la délivrance de ce monde, mais je ne sais pas si, finalement, il va y avoir de salut,

ni de délivrance, ni même si, dans les jours qui viennent, il va y avoir encore de monde tout court, si le sort de ce monde-ci n'est pas déjà réglé, très épouvantablement et sans retour, là, précisément, où l'Amoureuse Miséricorde n'aura à la fin pas su l'emporter sur les faisceaux accusateurs de l'Autre Face. Rien, je ne sais rien, et le simple fait de vouloir en revenir aux consolations de l'espérance, fussent-elles les plus âpres, m'apparaît, désormais, comme le fait d'une lâcheté infiniment obscène.

Nous sommes, je le sais, dans les temps ultimes de l'**obracenje**, dans le temps de la conversion de la dernière chance. Et comment pourrais-je ne pas me souvenir, sans cesse, ce que Marie, Impératrice de la **Pax Profunda**, disait, le 26 avril 1983, à Medjugorje, sur l'**obracenje** ? Cette parole est à la fois au paroxysme de la terreur, au paroxysme de la consolation : "N'attendez pas le signe, le signe arrivera trop tard pour ceux qui ne croient pas. La seule parole que je veux dire est conversion du monde entier. Je vous le dis pour que vous le disiez à tout le monde. Je ne demande que la conversion. Ça ne m'est pas difficile de souffrir pour vous. Je souffrirai pour vous, mais vous, convertissez-vous. Je prierai mon Fils qu'il ne vous punisse pas. Vous ne connaissez pas et vous ne pouvez pas connaître les plans de Dieu, et vous ne saurez pas, et vous ne pourrez pas savoir ce que Dieu enverra et fera. Je ne demande que la conversion. C'est mon désir : convertissez-vous. C'est tout ce que je veux dire. Abandonnez tout. Cela vient avec la conversion. Je souhaite que vous puissiez trouver la Paix, adieu".

Tous ceux qui ont connu de près l'immense lumière de Medjugorje n'en sont-ils pas venus, je ne le sais que trop, à mettre leurs espérances les plus vives

dans l'avènement de ce signe si mystérieux, entrevu à travers les paroles mêmes de la promesse mariale ? Mais ce signe peut se trouver lui-même dans l'empêchement de se produire : si la grande prière parvient, parfois, à neutraliser les conclusions de la puissance des ténèbres, à suspendre la marche même du mal, d'autres actions, nocturnes celles-là, de signe contraire à la prière, ne peuvent-elles s'opposer à la déclaration des conclusions du bien, en interrompre l'avancée ? De cela, moi-même j'ai eu à en connaître, ne fût-ce que lors de l'interruption si fatidique, l'été de 1980, de la montée conspirationnelle du bien qui, à ce moment-là déjà, eût sans absolument aucun doute pu changer la face du monde si la contre-conspiration négative qu'elle avait suscitée n'en avait pas entravé, et ensuite annulé la marche, et cela comme malgré les enceintes de secret extraordinairement suivies dont celle-ci avait su qu'il lui fallait se pourvoir en vue de se faire protéger contre l'exacerbation finale des veillées et des manœuvres antagonistes.

Or à présent le **même combat reprend**, et à l'endroit précis où il s'était vu suspendre l'été de 1980.

Et lorsque l'Agneau ouvrit le septième sceau, il se fit dans les deux un silence d'environ une demi- heure, dit l'Apocalypse de saint Jean (VIII, 1).

Là, nous y sommes : ***c'en est fait***. Le temps propre de notre actuel combat n'est autre que celui de cette demi-heure de silence apocalyptique, le temps même de l'ouverture du septième sceau.

L'entrée, cependant, dans les temps de cette demi-heure de silence apocalyptique n'est-elle pas, d'évidence, et comme avant tout, une déclaration de

suspension et d'évanouissement du précédent commandement d'attente, la levée d'écrou de notre si longue maintenance dans les précipices nocturnes de l'attente cosmique et passionnelle de ***l'heure même ?***

Et mon plus occulte ministère n'aura-t-il pas été, depuis avant même que je ne m'y fusse laissé appeler sans retour, celui de savoir reconnaître le vrai visage, l'identité dogmatique de ce trop profond silence qui s'est fait, à présent, dans les abîmes d'en- haut et, sachant le reconnaître, ainsi que je viens de le faire, de le dire à ceux qui n'ont pas à être tenus dans l'ignorance des immenses épousailles de feu qui se préparent au cœur zodiacal des cieux ?

Qu'il est profond, et vraiment inconcevable, le mystère de l'immense silence apocalyptique et cosmique de la fin et de la demi-heure où il doit nous venir à vivre, directement du cœur le plus interdit des cieux. Mais pas assez grand, ni assez inconcevable et profond pour que la clef occulte ne m'en fût donnée en mai 1984, à Medjugorje, par le chant d'Ivanka Ivankovic dissimulée dans l'ombre du vieux pommier où elle vint m'instruire de l'évaluation de mon Quatrième Pain, et où elle me fit aussi savoir, bouche contre bouche, à qui, à travers elle, j'avais eu affaire en réalité.

D'autre part, la procédure apocalyptique de la demi-heure de silence devant fatalement précéder le déclenchement du feu de l'action, de ***l'incendium amoris***, j'ai déjà été amené à la connaître, à Maribor, en Yougoslavie, l'automne de 1949, ainsi que, dix ans plus tard, à Melilla, au Maroc espagnol, en mai 1959.

Faut-il le préciser davantage ? La translation depuis **l'attente sans heure ni espérance** qui pendant si longtemps fut la mienne, et nôtre, vers cette **demi-heure de silence** apocalyptique et cosmologique de la fin n'a guère été facile à obtenir. Des résistances immenses avaient été mobilisées, placées au mieux pour en empêcher la venue. Mais à présent cela me semble chose faite, ou tout au moins me plaît- il avoir le courage de m'avouer que j'y crois déjà, et que je veux farouchement y croire.

En même temps, je suis bien conscient du fait qu'en ce moment-même mon propos s'obscurcit, va pour s'embrouiller, devient de plus en plus inintelligible. Ce qui me désespère assez. Mais je n'y peux vraiment rien, il me semble qu'il se doit d'y avoir un certain cours prédestiné des choses, dont il serait singulièrement vain qu'on tente de se départir, ou de l'éviter en resquillant. En aveugle que j'y vais, et je passerai en aveugle, transporté d'office.

Après tout, une voie à suivre religieusement n'est faite que de ce que l'on aura prévu qu'il faille que l'on connaisse en la courant. Il n'y a de grands cheminements qu'hypnagogiques, ni de science qui puisse agir avant que le bout de la route ne se déclare comme atteint, réduit à la merci du noble voyageur en course, de son ombre et de son souffle. De son dernier souffle.

Ainsi mon retour de Medjugorje à Paris s'est-il fait, à la fin de juin 1984, très en douceur, avec des facilités incompréhensiblement accentuées, comme dans une sorte de rêve à demi-éveillé, alors que l'aller m'en avait fait suer tous les sangs noirs des anciennes angoisses brusquement retrouvées, et encore me faut- il me taire sur ce à quoi il a fallu que je fasse à nouveau

face, là-bas, à Medjugorje même, une fois sur place, en fait d'embûches et de périls, en fait de voisinage avec cette mort ombrageuse, sournoise et vigilante à laquelle on a droit quand on s'avise de se faufiler dans la gueule même du loup.

Car, en fait, en me rendant une deuxième fois à Medjugorje, clandestinement, je m'étais mis une deuxième fois dans gueule du loup, et je m'en suis une deuxième fois tiré, intact, malgré tout le dispositif permanent en place de la sécurité politique de Belgrade. Certaines épreuves de force attirent-elles, dans certaines circonstances, l'intervention spéciale de l'invisible, la protection secrète de certaines instances de pouvoir agissant depuis l'autre monde ? Ce n'est pas la première fois que je fais l'expérience directe de cette intervention, et de l'étrange sentiment que l'on est amené à ressentir quand cela se fait, le sentiment d'un dédoublement de soi par le rêve éveillé, d'un glissement médiumnique de son être vers quelqu'un d'autre en soi-même, ***qui conduit mes pas*** se dit-on, et ce n'est qu'une sorte de transparence intime. Mais cette transparence, quel vertige.

PLONGEE DANS LES TENEBRES DU POUVOIR ENNEMI

Mais, une fois de retour à Paris, j'ai dû vite déchanter : pour moi, la bataille, la ***grande bataille*** pressentie, ne faisait que commencer à peine.

Comment, par quelles secrètes voies d'influence parvenir à faire éditer, en temps utile, mon témoignage personnel sur Medjugorje ? J'allais aussitôt devoir me rendre compte que les puissants interdits préventiels de ce qui — ou, bien plus effroyablement

encore, de qui — se tient et se maintient, aujourd'hui, et d'une manière à la fois très extrêmement cachée et très extrêmement ouverte, à l'affût des choses spirituelles, religieuses et mystiques, voire métapolitiques, tenues, en France, par ceux qui émargent au Mystère d'iniquité, pour très mortellement dangereuses envers leurs propres positions gagnées, parviendraient à s'imposer, incessamment, afin que ma tâche se fît des plus incroyablement difficiles, si ce n'est même impossible tout à fait, ***hors de question.***

Cette situation, pourtant — l'interdit de publier qui est sournoisement imposé, sans faille ni pardon, à tous mes écrits — n'est à vrai dire pas chose nouvelle. Depuis fort longtemps, depuis déjà les années cinquante, il avait été souterrainement décidé qu'aucune chance ne me sera laissée pour que je dise ce que l'on savait d'avance que je ne pourrai absolument pas ne pas tenter de dire.

Alors, et encore une fois, comment faire ? Le commandement de cet interdit en action, commandement de silence et de fer, comment passer outre, comment le ***contourner ?*** Marginalisé à bon escient, repoussé dans les ténèbres extérieures, il ne me reste que d'agir en marginal dissimulé dans la dissimulation même, en exilé à perpétuité dans une ontologie de ténèbres, de faux-semblant et de crime perpétuel : agir subversivement dans la subversion elle-même, ***pénétrer les ténèbres.***

Long a été ce chemin, dont je ne crois pas pouvoir en livrer les détails aussi tragiques et déchirants qu'infiniment scabreux. Je professe un métier qui n'est à sa place vraie que dans les temps de la fin du Kali-Yuga, dans les temps de la fin de l'Age Noir.

Un long cheminement, et comme déjà la fin pressentie, en nous, des temps derniers de la fin de l'Age Noir, plus noire encore, cette dernière fin, que les sentiers interdits nous y ayant amenés, et jusqu'en ces ténèbres où nous nous tenons — où l'on nous tient — à l'arrêt. En même temps, ce qu'il ne faudrait surtout pas perdre de vue, c'est que mon retour à Medjugorje, en juin 1984 — où j'ai eu à connaître, et j'ai vécu le mystère de la Dévolution du Quatrième Pain — en est venu à se faire parce que à Medjugorje s'étaient produites les apparitions mariales et l'embrasement révolutionnaire de la foi, de l'espérance et de la charité qui ont entièrement changé, transmuté même, sur place, la réalité spirituelle des gens et jusque des lieux eux-mêmes : Medjugorje, aujourd'hui, est spirituellement une " zone libérée

Aujourd'hui, Medjugorje est un espace sanctuarisé, à l'intérieur duquel l'invisible recouvre, déborde charitablement le visible, tout en assurant la sécurité et la liberté de ce qui s'y veut témoignage permanent, certitude vivante et rayonnante d'une foi catholique suractivée, aux développements eschatologiques directs et de plus en plus flagrants, tel, par exemple, l'épisode contesté à tort et qui avait provoqué de remous tout à fait considérables et persistants, qui est l'épisode dit du Mouchoir Sanglant. Une foi catholique nouvelle, obéissant à l'émergence, en son sein, d'une redoutable vision apocalyptique de Marie, vision amoureuse et nuptiale dont toutes les lignes de force semblent se trouver désormais appelées à converger vers la prochaine espérons-le — proclamation du dernier et suprême dogme marial, devant faire suite au dogme de l'Assomption et clôturant le cycle dogmatique marial, à savoir le dogme de la Coronation Cosmique de Marie, Epouse de l'Unique.

Si mes propres voies intérieures sont une première fois passées dans les collines ardentes de Medjugorje, la deuxième fois elles m'ont porté jusqu'à Medjugorje même, au cœur de Medjugorje, endroit où — faut-il encore revenir là-dessus — de grands événements spirituels se sont produits et continuent de se produire, et comment alors ne pas établir la relation qui s'impose, comme de par elle-même, incontournable, entre ma propre aventure personnelle — si tant est-il que l'on puisse encore parler, en ce qui me concerne, d'aventure personnelle, ou de quoi que ce fût de personnel — et le fond de grand incendie spirituel et nuptial sur lequel il avait été fait que cette aventure vienne à se produire. Et si je parle, au sujet de Medjugorje, d'incendie spirituel et nuptial, d'une spiritualité nuptiale spéciale, c'est très précisément dans la mesure où de par la présence réelle même de Marie tout ce qui s'est passé, se passe, se passera à Medjugorje, comportera une identité éperdument amoureuse, aussi brûlante qu'elle se voudra, le plus souvent, cachée, soumise aux prohibitions habituelles de l'amour qui sans cesse va s'adonner au vertige du secret, de son propre secret insoutenable en pleine lumière du jour.

Dois-je le préciser ? Outre ce que je sais — ou crois savoir, ou ne peux pas ne pas savoir — au sujet de mes propres interpellations mariales dans les terres de Medjugorje et des environs de Medjugorje, je connais aussi — et là, bien plus qu'on ne saurait oser le croire _ des choses, et peut-être toutes les choses, dont certaines, le plus souvent à la limite de l'inavouable, sur ce qui s'est passé, depuis juin 1981, à Medjugorje — et par la suite dans le monde entier, quand Medjugorje devint ce qu'il devait être au vu et au su vu de tous ceux qui, la-bas, étaient predisposés

en eux-mêmes au retour salvateur vers Dieu sous l'amoureuse conduite de Marie. Et je ne parle pas seulement des jeunes voyants pressentis à être dès juin 1981, les interlocuteurs permanents de Marie' mais bien de l'ensemble de la population de Medjugorje, où des travaux spirituels souterrains, et qui le resteront, avaient été entrepris de longue date, et à un niveau d'intensité difficilement soupçonnable pour quelqu'un venant de l'extérieur.

Quant aux apparitions mariales de Medjugorje considérées, si l'on peut dire, au premier degré — l'extraordinaire série d'apparitions mariales de Medjugorje, où Marie s'est donnée à voir déjà, peut-être, trois ou quatre mille fois — j'en ai moi-même parlé, ailleurs, et ayant tout dit, vraiment tout dit, je crois, de ce qu'il y avait à en dire à ***un certain niveau***, en faisant paraître, sous ma propre signature, une série d'articles d'intervention et de dévoilement dans ***L'Autre Monde***, mensuel de recherches spirituelles et de témoignage paraissant à Paris.

Ainsi, d'ailleurs, que je m'y étais attendu, il faut pourtant bien reconnaître que ces articles n'avaient guère suscité d'intérêt, de réactions significatives ni le moindre écho à retenir, à prendre en considération. Faut-il s'en étonner ? Ce serait ignorer où en sont vraiment arrivées les choses, jusqu'où est allée la disqualification spirituelle de la religion, aujourd'hui, en Occident, et plus particulièrement en France. Faut-il, alors vouloir y trouver matière à je ne sais quel avertissement, à je ne sais quelle épouvante ? N'est-ce pas trop tard, déjà trop tard pour tout ? Car tout y est déjà subverti, aliéné irrémédiablement par les ténèbres de la mort de la Foi, de l'Espérance, de la Charité. Tout y est ténèbres et sale desolation morne.

encendrée. L'heure de l'abomination dans la désolation est venue, réellement. Ainsi l'œuvre de haute trahison nationale et spirituelle de l'Eglise de France est-elle bien accomplie, arrivée à son terme prévu, car ce n'est que la trahison intérieure et extérieure de l'Eglise qui aura pu permettre ce dont il nous est demandé aujourd'hui d'être les témoins hallucinés, frappés de cette stupeur qui nous anéantit, et de quelles insurmontables impuissances.

Mais quelqu'un peut encore tout changer à cela, Marie, et seule Marie. Notre dernière espérance de salut, au-delà même de l'effondrement, en nous, de toute espérance et de toute foi. Au-delà même de la mort, et de notre propre mort à l'amour. Car nous étions tous morts à l'amour, avant que l'amour lui-même ne meure de la mort de notre amour. Alors que Marie, elle, est elle-même l'amour, tout l'amour, éternellement. Et qui, de par elle-même, rend l'amour inexpugnable.

D'où toute leur haine contre Marie, qui seule est donc en état, désormais, de suspendre et de neutraliser, voire d'annuler leurs plans les plus occultes, leurs **plans pour la fin**.

Ainsi Monseigneur M., évêque de Versailles, se vantant de je ne sais quelle abjecte bassesse contre la dévotion mariale des malheureux confiés aux pestilences de ses dilligences pastorales, ne s'était-il laissé à s'écrier : " Marie ? Je l'ai bien remise à sa place, celle-là ". Evidemment.

Mais, de tout cela, Monseigneur, rassurez-vous, on en reparlera bien **le jour venu** : où que vous eussiez su vous mettre, on vous retrouvera. Je vous prie de la croire, j'en fais une affaire personnelle, une affaire d'honneur.

L'éblouissement d'un seul soleil au-dessus de deux montagnes

Ce n'est qu'en maintenant en l'état la séparation des deux plans concernant Medjugorje — les apparitions mariales extraordinaires se produisant en ces lieux, et ce que j'y ai eu à vivre moi-même — que l'on saura le mieux se rendre compte de ce qui leur impose comme une mystérieuse unité de révéberation, de souffle surnaturel et jusqu'à nouvel ordre secret, inexprimable, unité de fait dont je ressens avec force la présence-là sans que pour le moment je ne puisse en comprendre réellement le sens encore caché, la mission qui doit leur être commune au bout du compte, au-delà du visible immédiat.

Ce qui s'est passé, ce qui se passe en continuation à Medjugorje défie tout ce que l'on eût jusqu'à présent pu s'imaginer quant à l'intervention directe du divin en ce monde et dans le cours visible de l'histoire. A ce titre, je m'en finis plus de m'avouer comme fasciné moi-même, et comme lié, personnellement concerné, au tréfonds de moi, par les incursions de Marie en ces lieux, par le tourbillon de feu qui s'en est levé dans les cieux de cette partie de l'Europe.

Mais le livre que j'avais fait sur Medjugorje, il m'a été impossible de le faire paraître, et c'est un signe. Un double signe, comportant un double interdit. Je suis néanmoins convaincu que ce qu'il m'importe providentiellement de faire concerne, avant tout, ma propre approche mariale de Medjugorje, ma propre aventure et l'appel qui m'a été intérieurement adressé, à moi-même, et dans les termes d'une mission aussi spéciale que, pour le moment, indéchiffrable,

lors de mes deux passages clandestins en ces lieux si formidablement hantés par la lumière agissante des cieux et de la volonté active qui la conduit en ses descentes, et quels qu'en fussent les buts.

Quel serait, alors, ce double interdit dont je viens de parler, et qui concerne, précisément, à travers l'impossibilité qui m'a été faite de publier mon propre livre sur Medjugorje, l'interdit qui m'est ainsi subtilement mais très fermement signifié de ne point m'occuper, en ce qui concerne Medjugorje, que de ce qui, à Medjugorje, m'engage personnellement, dans les termes exclusivement de ma propre mission personnelle? L'interdit, en premier lieu, qui m'est opposé par les puissances négatives à l'affût de tout ce qui se passe en relation avec Medjugorje et qui, de leur point de vue, se doit très impérativement d'être barré, interdit, empêché d'agir par tous les moyens. Et, en même temps, l'interdit, non moins certain, et le seul dont il me faille tenir compte, qui émane des puissances providentielles de mon propre camp, et dont le sens serait alors le suivant : ne sors pas de tes chemins propres, mobilise toute ton attention sur ce que toi-même tu as à faire et sur rien d'autre. Tout au moins pour le moment.

Exception faite, à ce qu'il m'en avait paru, pour l'ouverture qui me semblait à envisager quant à la préparation du terrain spirituel pour une éventuelle reprise des apparitions — de l'apparition, car, en étant tellement, celles-ci finissent par ne plus en faire qu'une seule, l'apparition en quelque sorte permanente de Marie à Medjugorje — pour une éventuelle reprise, dis-je, des apparitions de Medjugorje en Europe de l'Ouest, j'entends en France, à savoir Notre-Dame en France, à Baillet, dans l'Oise. J'avouerai même

que j'avais alors entrepris des investissements considérables, en prévention de cela, sur les lieux et au sein des groupements déjà rassemblés, dans cette espérance extrême, auprès du récent sanctuaire de Notre-Dame de France, à Baillet. Mais j'avais alors également compris qu'il me fallait ne plus insister dans cette initiative, ou bien alors que l'heure n'en était pas encore réellement venue.

Les lieux si hautement miraculés du Medjugorje de Ivanka Ivankovic et de son groupe de jeunes voyants sur place n'est donc pas le même que mon Medjugorje à moi, et les croisements qui s'y font sont porteurs qu'un secret plus inconcevable encore que tout, un secret opératoire n'appartenant qu'à Marie et à ses intentions providentielles les plus impénétrables. L'éblouissement d'un seul soleil au-dessus de deux montagnes, Medjugorje ne veut-il pas dire, précisément, Entremont ?

DANS LES LIEUX-MÊMES DE L'ANCIEN DÉSASTRE DOGMATIQUE

Le 26 avril 1983, à Medjugorje, la Sainte Vierge a dit : ***Vous ne connaissez pas et vous ne pouvez pas connaître les plans de Dieu, vous ne saurez pas et vous ne pourrez pas savoir ce que Dieu enverra et fera.*** Et aussi : ***Soyez prêts à toute éventualité et convertissez- vous. C'est tout ce que je veux dire.*** Et pour conclure : ***Abandonnez tout. Cela vient avec la conversion.***

Prêt à toute éventualité ? Je connais, à Paris, un endroit tout recouvert de lierre sauvage, un endroit secret et ancien où quelqu'un s'est trouvé invité à se séparer de sa propre vie et du monde, à rompre en

lui-même avec le monde tout en acceptant d'être, sacrificiellement, le témoin des plus noires instances de l'agonie de ce monde dont, lui, il n'est plus en rien.

Je l'ai trouvé couvert de sang, et dans l'impossibilité de m'entendre, perdu irrévocablement dans les cieux sans heure de son impitoyable, de son abyssale extase. Une jeune religieuse, alors, me dit : " Laissez- lui un mot, un jour il vous répondra. Je sais que souvent il pense à vous, et qu'il sait parfaitement ce que vous tentez de faire ".

Je lui ai donc fait porter, quelques jours plus tard, une assez longue lettre, une confession dévastatrice, dans laquelle je me suis imposé de tout lui dire.

De cette confession ultime, je donne ici, en guise, si l'on veut, de conclusion à ***L'étoile de Feu***, les quelques lignes qui suivent et qui, pour chiffrées et même surchiffrées qu'elles puissent être, n'en disent pas moins tout à ceux qui sauraient en forcer amoureusement l'accès immédiat, opération comportant, je n'ai pas à le cacher, d'assez extrêmes périls. Attention, donc :

" A travers moi, vous savez, à présent, plus que n'importe qui d'autre ne saurait savoir, en ce monde et en cette heure si dramatique, de ce qui ne peut absolument pas encore être su ni même à peine pressenti de la prochaine marche, des prochains desseins surnaturels, suprahistoriques de l'Esprit-Saint déjà en action.

" Aussi puis-je prendre sur moi de vous livrer jusqu'à la figure primordiale, métasymbolique, toujours virginale en elle-même, hors d'atteinte, mais

déjà cosmologiquement déflagrationnelle, vous livrer, dis-je jusqu'à la figure primordiale de ***ce qui vient de se passer aujourd'hui même***, à quelques heures seulement après que notre convention de l'Abbaye des Templiers en vint à être si heureusement conclue : ***une porte fermée par la mort depuis XXII ans déjà, infranchissable, fut à nouveau ouverte, par surprise et avec grande, très grande violence philosophique ; une porte doublement entaillée par les nombres CXI et CXLIX, l'un Royal et l'autre Funéraire ; et quelqu'un monta, à nouveau, jusqu'au quatrième étage de la Tour Foudroyée, jusqu'à sa Terrasse Ultime, sa Terrasse d'Air, afin que les Temps de Notre Mort s'effaçassent, blanchis, surblanchis, et qu'un autre et tout nouveau Concept Absolu y soit amoureusement appelé au fait si immensément recouvert de sang et des pourpres de sa propre Nativité Aurorale ; et tout cela se fit aux environs de la quatrième heure du soir, au tréfonds du rêve abyssal dont j'eus ainsi à témoigner éveillé et bien plus qu'éveillé, mais aussi dans les anciens lieux mêmes du désastre dogmatique sur lequel reposent les fondations les plus occultes de l'actuel Occident ; et c'est bien de là, et de là seulement que viendra tout ce qui, à présent, doit venir, et la Vita Novissima.*** Ainsi soit- il. Mais pourquoi avait-il fallu que j'y retourne ? Les lieux dissimulent, parfois, des charges redoutables, ***inapaisables.***

" Quelque chose d'infiniment pacifié, quelque chose de définitivement final, de définitivement serein s'est très miséricordieusement laissé détourner, aujourd'hui, dans le secret du plus haut des cieux, détourner vers le sacrifice atroce du don de soi dans les chemins de la sur-réalisation descendante. Car il a été dit, nous le savons, ***qui n'a pas tout donné n'a rien donné.*** Tout, et jusqu'à son ciel même.

" Rien d'étonnant, alors, que la présente confession s'en ressente, qu'elle soit vouée à contenir, à véhiculer un feu insoutenable.

" Or il est de fait qu'elle possède, jusque dans chacun de ses mots, une puissance d'appel cosmologique et de polarisation théurgique secrète qui lui confère le statut et la réalité même d'une ***gloire vivante***, d'une substantification paraclétique vivante et rayonnante en son écriture même, et disposant, comme telle, des redoutables pouvoirs lui appartenant en propre, et qu'elle s'en trouve d'avance établie à dispenser à qui s'en trouve en état de les recevoir et d'en faire légitimement le dur usage prévu, à l'origine, par les Dispensateurs d'Invernhye

JUSQU'AU QUATRIÈME ÉTAGE DE LA TOUR FOUDROYÉE

Mes compétences s'arrêtent-elles donc ici ? Non, elles vont monter encore jusqu'au quatrième étage de la Tour Foudroyée. Autrement dit, jusqu'à la fin- même de la terrible opération en cours.

Et là, ce n'est pas le vertige des hauteurs qui m'est le plus terrible, mais la soudaine raréfaction de l'air. Le cercle de fer des Dispensateurs d'Invernhye autour de mon front de glace transparente et irradiante comme le soleil virginal de nos autres commencements, je pénètre amoureusement dans ce qui, en cet instant, n'est encore qu'un rêve, mais, qui rêve ne le restera pas toujours. Au contraire.

Alors, quel est le dernier mot ? ***Arrivée de toujours qui t'en iras partout.***

SA TERRASSE ULTIME, SA TERRASSE D'AIR

Comme un petit enfant, j'étais innocent et libre, et une grande lumière limpide, ensoleillante, habitait mon cœur et illuminait ma vie dans tous ses chemins. Ensuite est venu l'irrésistible et dur investissement de tout mon être par l'ordre de combat qui m'était intimé, par la mission qui m'avait été imposée, une mission eschatologique totale, cosmique, impériale, paraclétique au seul service des armes occultes de Marie, et mon existence devint une longue errance éperdue et désespérée, un terrifiant, insoutenable " voyage au bout de la nuit ".

Je jure sur mon être qu'il en fut ainsi, et que cela n'a pas encore trouvé sa vraie fin. Quelle fin vraie? Si ce n'est pas celle du couronnement royal et impérial des Philosophes du Feu Vivant, de l'***Incendium Amoris***, c'est que j'aurais perdu la partie, et que l'on m'aura sciemment attiré dans un piège d'anéantissement spirituel et de mort éternelle, sans retour ni merci.

Car il y a, je le sais, au-dessus de quatrième étage de la Tour Foudroyée, une invisible terrasse d'air, dont le secret se trouve situé au plus juste Milieu des Cieux : là m'attend la délivrance et le salut, dont je connais à présent le souffle et le visage aimé.

Et, s'il n'en est pas ainsi, tout ne m'aura été que mensonge et honte, trahison du ciel et manigances des puissances infernales. Le lierre n'aurait-il pas été du lierre ?

Et si je suis perdu — si nous nous sommes laissés perdre — je sais que tout sera perdu à jamais, sur la terre comme aux cieux. Car, avec une tache

noire, dévorante, en son milieu, qu'est-ce que le miroir du Cœur Immaculé de Marie, la tâche noire y marquant le fait que nous nous sommes perdus, nous les Amants de Castel des Monte ?
Miserere nobis Domine, miserere nobis.

Si l'amour que l'on nous avait donné en partage ne parvenait pas à survivre à l'épreuve de la mort, et à la dépasser philosophiquement en se retrouvant, à nouveau, intact, lui-même vivant et rayonnant de l'autre côté de la ligne du non-passage, ce n'est pas seulement nous-mêmes qui aurons inéluctablement à en subir la rupture sans appel ni retour, mais l'Unique Amour lui-même aussi, et jusqu'au tréfonds de son propre mystère ontologique, amoureux et charitable, et sa détresse s'y posera comme cela même que l'on avait appelé la pierre d'achoppement. Aussi la passion du plus grand amour est-elle tout en renversement : car il ne faut pas dire " comment l'Unique Amour a-t-il supporté que nous nous perdions sans qu'il n'y intervienne pour tout arrêter, sans qu'il ne fasse aussitôt jouer ses propres droits d'ingérence ontologique ", mais, au contraire, " comment avons-nous pu nous laisser perdre la vie et l'amour et, en perdant, que nous fassions se perdre, aussi, avec nous, dans notre perdition même, l'Unique Amour et le soleil de son Rayonnement " ?

Telle est donc la barricade sur laquelle nous autres nous nous battons à présent, la ***dernière barricade***. Un demi-cadavre serrant dans ses bras une ombre depuis longtemps déjà sans cadavre, voici les derniers défenseurs face aux formidables puissances du chaos et de la mort levées, contre nous, par qui de par son être même n'en finit plus de conspirer à la Mort de l'Amour.

*UNE NUIT A L'HOTEL
DE LA CHARITÉ*

L'adage hermétique en apparence le plus transparent et le plus simple est aussi le plus rigoureusement chiffré, qui répète que, au bout du compte, le Grand Œuvre n'est rien d'autre qu'un ***ouvrage de femme.***

Comment ai-je dit, ***arrivée de toujours, qui t'en iras partout ?*** C'est que, sous un tout autre signe, Rimbaud lui aussi s'était égaré vers ces mêmes confins, avant de sombrer dans le vide surpeuplé de ses Ethiopies Noires. Car il n'y aura, et il n'y a jamais eu de salut, ni de délivrance, ni même le moindre espoir de délivrance et de salut qu'en Elle, et par Elle seulement. ***Si elle ne t'accompagne pas, inutile de faire le voyage,*** Henry Montaignu. "Elle, Elle" ? "Dé, Dé".

Et c'est ainsi que j'en reviens sans cesse à cette impasse dialectique où je ne comprends plus rien de rien, d'où je ne sais plus en sortir, d'aucune manière. D'où, pour que je revive, il faut que je m'en arrache à tout prix, et le prix étant à chaque fois le passage par la mort.

Je reprends donc mes raisonnements, le sentier de crête de ma confession qui se continue. Et, pour le moment, je résume.

A un moment donné de ma vie, il y a bien d'années, et puis encore une fois, plus récemment, j'avais eu à connaître des évènements tout à fait extraordinaires, d'une nature surnaturelle, et même comme immédiatement miraculeuse, et ces mêmes évènements et le vivant mystère qu'ils véhiculaient viennent à présent de se faire brusquement réactiver, en réapparaissant dans ma vie sous une forme de récapitulation spectrale, métasymbolique, comme rêvée — mais le rêve de ce qui a vraiment été est-il tout à fait un rêve — leurs anciennes incandescences paroxystiques atténuées aujourd'hui, par le dédoublement de leur émergence dans un présent qui n'est plus le leur propre, mais qu'elles éclairent néanmoins de leur ingérence crépusculaire, désormais exclusivement sémantique, et encore, parce que le signifiant y a déjà dévoré le signifié. Mais il n'empêche, ce retour des choses est un fait.

Or, aujourd'hui, ce fait, de quel sens chiffré est- il lui-même porteur, ou plus clairement dit : quel est le très profond commandement d'action que l'on veut me transmettre à travers la nouvelle présence-là de ce fait, que faut-il que j'en comprenne qu'il me faille faire ?

C'est bien ce que je ne sais pas. Et quel terrible tourment que cette inintelligence finale d'un cheminement sans fin, tourment qui constitue peut-être la forme suprême de la crucifixion intérieure en cette limite où tout est sur le point de se rompre en son milieu, pour que le néant vienne s'y brusquement engouffrer et l'emporte sur tout, à jamais.

Comment faire quand même, et tout de suite, ce que je dois si impérativement faire quand ce qu'il me faut faire je ne le sais pas, quand l'interdiction

qui m'est faite de ce savoir n'a d'égal que dans la poussée comminatoire m'intimant d'agir sans plus attendre, et avec n'importe quel risque y inclus celui d'outrepasser la haute barrière sans faille dressée en moi autour du savoir prohibé et quand moi-même je ne suis plus rien d'autre que ce savoir même et la prohibition qui n'en finit plus de l'annuler en faisant ainsi de moi ce que je suis à présent, ou plutôt ce que je ne suis pas ? Rimbaud, encore, ***je suis caché et je ne le suis pas.***

1984 - 1994 : à présent, dix ans déjà me séparent, dans le cours même de ma vie, des temps incertains et si troublés qui, en 1984, de retour à Paris, avaient pendant longtemps fait suite à mon voyage clandestin à Medjugorje.

Une lumière inouïe était, en 1984, revenue à ma rencontre, à Medjugorje. L'espace d'un instant, à peine une soirée passante entre chien et loup, parmi des milliers d'autres petites lumières qui, en ce monde, étaient destinées à soutenir ce qui y venait d'outremonde, une lumière si grande qu'au lieu de les éteindre elles s'en trouvaient élevées jusqu'à la gloire même de l'amoureuse parousie venant alors m'y rejoindre dans les prés, "sous le vieux pommier assiégé par la promesse de ses fruits à venir", figure prophétique, peut-être, de l'Eglise Renouvelée.

Dans les collines de Medjugorje, l'immense lumière secrète de l'apparition de celle — ou de celles, car n'étaient-elles pas, en fait, deux, encore que, peut-être, et même très certainement, les deux ne faisaient qu'une, que j'ai appelée La Même — l'immense lumière secrète, dis-je, de l'apparition de celle, ou de celles qui en étaient venues à se donner, chaque fois, pour

la jeune voyante Ivanka Ivankovic, ne m'était donc venue que pour m'être aussitôt à nouveau enlevée.

Car à peine de retour à Paris, les grandes ténèbres déjà se refermaient à nouveau sur moi, comme une sorte de voûte de caveau souterrain, tout en surgissant, aussi, en moi, investi de l'intérieur comme je l'étais, en même temps, par les infiltrations de ces eaux noires, putréfactionnelles et dissolvantes, que la même philosophie du salut hermétique avait invitées à me traverser et qui devaient alors constituer ma seule garantie de libération à venir, le noir fixant le noir et ces ténèbres-là, comme on le sait, fixant toutes les ténèbres.

De retour à Paris, il me vint donc, à nouveau, brusquement, sans nulle annonce voilée, ni le moindre pressentiment, alerte ou soupçon préventif, la plongée en continuation dans le **remous à l'arrêt** de l'indifférencié au cœur évidé et froid des ténèbres, et ce furent alors dix ans d'oubli dans la nocturne parisienne, dix ans d'errance somnambulique et inutile, dégradante, sans nulle signification devant le front incertain des choses-là, dix ans d'impuissance et de honte tout comme s'il n'y avait rien eu d'autre, avant, dans ma vie. Dix ans, ou trente ans aussi bien, passés plus vite peut-être que s'il n'y avait eu en réalité que trois jours, et même qu'un seul instant fondamental de vertige, ainsi d'ailleurs que surgit, en nous, la mort quand elle y vient. Et tout cela, vraiment, pourquoi ? Dans quel but ? A quelle fin ultime, si toutefois fin ultime il y a ? En préparation de quelle mission aveugle, en vue de quelle inspiration sans objet ni désir connus d'avance, ou dont on puisse en avoir ne fût-ce qu'une maîtrise partielle, ainsi que dans un rêve éveillé ?

Je ne dis pas que, par la suite, une fois de retour à Paris, je ne me suis pas battu et débattu avec acharnement, et parfois même dans quel sournois tumulte d'armes invisibles, de cris étouffés, de vagues éclairs visionnaires, mais ceux du petit nombre des habitués des voies spirituelles finales savent tous que l'issue de ces douteux combats d'arrière-garde sera toujours décidée d'avance, et du dehors de nous- mêmes, en d'autres hauteurs obscures à l'air raréfié, et que tout est alors, déjà, partie perdue, peine perdue et vie perdue.

J'en étais donc là, et retenais mon souffle en avançant les yeux fermés sur la corniche en moi de l'interdiction subversive d'être qui m'était ainsi signifiée, mais cette interdiction même je la savais comme surnaturelle — divine même — et dans mon abyssal désarroi, sans m'en rendre nullement compte je me tenais ainsi toujours en état d'obéissance. Et pourtant, si j'obéissais sans le savoir, qui **conduisait mes pas** alors que j'avancais le long de ces précipices hallucinés ?

Car je me le demandais, sans cesse, et souvent comme dans un rêve à demi-éveillé : que veut-on de moi, à quoi me destinait-on en ce mystérieux cheminement que j'eusse pu croire sans fin ? Qu'allais- je devoir faire, un jour, de si terrible qu'il m'en fallait à tout prix ne pas avoir à en connaître, d'avance, l'autre face, la face qui pour l'instant m'était celle d'une inconnnaissance profonde, totale, immuable ? Et aussi, et encore : ma très occulte mission finale serait-elle en partie, ou dans son ensemble, déjà compromise, voire même suspendue, ai-je moi-même commis, en avançant comme on avait voulu que je le fasse, en ces espaces de morne

tragédie sans jour ni visage aucun, une erreur irrachetable, "Terreur fatale" même ? Sans que je ne sache quand, ni comment, ai-je donc déjà commis la faute déstabilisante qui me pousse hors des obligations prévues pour l'accomplissement de ce que l'on veut — que l'on aura voulu — de moi, en me choisissant pour que je le fasse **le jour venu ?** Dois-je ainsi répondre d'un manquement à jamais irréparable, d'un crime que je ne connais pas ni qu'en aucun cas je n'eusse pu connaître mais dont je n'aurais pas moins à subir la sanction épouvantable ?

Et même s'il en eût été ainsi, l'espoir du pardon, l'espérance d'un dernier merci, ne peuvent-ils vraiment plus rien réparer, pour ne pas dire qu'ils changeassent le cour même de tout ce qui s'était passé sans que moi-même je n'en eusse la moindre conscience, et dont l'ombre me dévore l'être depuis ce temps- là, mais **quel temps-là ?**

Pendant dix longues années, ma vie ne fut donc faite que du tissu disqualifiant de ces interrogations sans réponse. Pendant dix ans, jusqu'à ce 13 juin 1994.

Saurais-je le dire ? Ce 13 juin 1994, assez tard dans la soirée, en sortant de la Chapelle du Saint-Sacrement, 20 rue Cortambert, Paris XVI. Messe plutôt traditionnelle, sereine dans le grand dépouillement des lieux, dite par un vieux prêtre en blanc, très fatigué, à la voix cassée, aux mouvements au ralenti. Communion d'une intensité inhabituelle, qui n'en finit plus de me brûler de l'intérieur. Et quelle étrange lumière régnant en ces murs à la nudité recueillie, une lumière d'un jaune pâle, immuable, secrètement étrangère à ce monde, assomptionnelle.

Beaucoup de jeunes, ce qui à Paris ne se voit plus souvent. Après la communion, une demi-heure

environ d'un profond silence, un silence d'intervention eucharistique directe, chargé et comme intimement vitrifié par le vertige d'une présence surnaturelle immédiate et vive telle que je n'en ai pas connu plus de deux autres fois dans toute ma vie. Une sorte de transfiguration thaborique de l'ensemble en présence-là, concernant à la fois les lieux-mêmes et tous ceux qui se trouvaient ce soir rassemblés à la Chapelle du Saint-Sacrement, ayant répondu à quel mystérieux appel de groupe, pour participer par leur présence au sacrifice se préparant, à leur intention même, sur cette Table d'Offrande, depuis toujours si sanglante et s'inclinant sur les gouffres cosmiques vers lesquels se précipitera soudain le flux immense de ses terribles embrasements charitables, afin que ceux-ci se constituassent nuptialement en couronne de feu autour de la rencontre en train de se faire, secrète en ces lieux mêmes, ce soir apparemment tout pareil à d'autres soirs de ce monde et qui en réalité en fut le dernier soir. Car j'ai à le dire, il a déjà eu lieu le **dernier soir**. Il a eu lieu ce 13 juin 1994, à la Chapelle du Saint- Sacrement, 20 rue Cortambert, Paris XVI. Et "qu'on se le tienne pour dit".

D'autre part, je ne saurais le cacher et, d'ailleurs, pourquoi le cacherais-je, pendant toute la durée de la messe, trois rangées de chaises devant moi, sur la gauche, s'était tenue debout la jeune fille fort dévêtue que l'on avait chargée de m'y amener, de m'y **attirer**, et moi l'ayant suivie depuis la rue, hypnotiquement asservi à l'appel exhalé par elle, qui m'était comme un ordre de service, comme un mystérieux et fatal "ordre de marche".

Et maintenant j'étais la proie du feu de la parole qui fait revivre, de la Parole du Feu. Comment ne

pas s'y soumettre, et dans quelle joie rentrée ? "Dans l'allégresse vous puiserez de l'eau aux sources du salut". Or ce sont là les mots mêmes qui titrent l'encyclique de Pie XII consacrée au mystère eucharistique du Sacré-Cœur de Jésus, ***Haurietis aquas in gaudio***, Isaïe, XII, 3.

En écoutant la lecture prophétique d'Isaïe qui fut alors faite, je la considérais déjà comme une annonce me concernant moi-même, personnellement, comme le signe que j'en étais arrivé à ne plus oser attendre, et qu'il me fallait encore une fois comprendre et accepter, faire mien et y trouver matière à une espérance nouvelle et très vive, matière, aussi, à une fois renouvelée et à une nativité amoureuse — à l'amoureuse nativité d'un haut-désir — encore sans objet mais néanmoins déjà disponible en avant, déjà ***engagée-là*** et engagée-là ***déjà comme à l'égard de quelqu'un***.

Ite missa est. Et dans quel état ne me suis-je ensuite retrouvé, la messe une fois finie, et invité comme je me sentais alors à aller tout droit devant moi dans la rue, prisonnier déjà — déjà, ou à nouveau, comme il y a quarante ans, en Dalmatie, entre Medjugorje et Dubrovnik — d'un couloir magnétique d'attraction en avant et de conduite intérieure occulte, médiumnique, vers le but et dans les termes d'une mission active dont pour le moment j'ignorais tout mais qui n'en avaient pas moins pris possession de moi, fait de moi l'outil de leur aboutissement prévu d'avance, commandé et poursuivi par une volonté d'en ***dehors***, une volonté qui m'était extérieure et que je pressentais aussi comme foncièrement extérieure à ce monde-ci, une volonté supérieure, inhumaine, émanant d'outre-moi et d'outre-monde, d'outre-cieux aussi peut-être.

Aussi m'en souvient-il d'être vaguement descendu la rue Cortamber jusqu'à son croisement avec la rue Schaeffer, et qu'ensuite je suis revenu sur mes pas, pour prendre, après avoir dépassé, sur la droite, la Chapelle du Saint-Sacrement, la rue de la Tour.

C'est à partir de ce moment-là que mon souvenir se trouble, que le rêve éveillé et sa conduite médiumnique y prennent une participation de plus en plus exclusive, que tout me paraît basculer dans un champ de conscience assigné à subir le dédoublement de sa propre réalité par une sorte d'intensification vertigineuse, paroxystique, surnaturelle

— et inavouablement magicienne, peut-être bien aussi

— de cette même réalité en face d'elle, qui pourtant s'éloignait de moi tout en restant figée là, et la même.

Ainsi tout m'apparaissait comme normal, en même temps ***qu'autre*** : c'est bien ce monde-ci qu'était devenu l'outre-monde, l'autre monde n'était plus rien d'autre que le monde du soi-disant cours normal des choses suivant ses apparences ***apparemment*** les plus immédiates et les plus directes.

Mais le véritable glissement intérieur de la réalité se fit, je crois, alors que, rue de la Tour, je prenais, sur la droite, la rue Félicien David : je maintiendrai donc, désormais, que tout aura eu lieu rue Félicien David, et c'est sur cette ***impression en moi*** que va s'élever l'ensemble architectonique mental de la Conspiration du Sacré-Cœur dont j'entame ici la carrière finale (car il y en avait eu des précédences, et quelles).

Ai-je bien dit Félicien David ? Nous y sommes donc. Ne pas précipiter les choses du récit, garder

l'allure et la contenance requises, la laisse tendue, vibrante, fermement à la disposition de qui, en moi, s'y trouvait alors doucement à l'œuvre, au tréfonds de moi et qui n'était peut-être déjà plus du tout chose de moi ni de qui que ce fût d'autre si ce n'est précisément de ***l'autre***, de l'autre absolu qui en moi n'était lui-même plus rien d'autre que moi.

Autre question : des années, auparavant, qu'étais-je déjà venu chercher, qu'étais-je venu faire, en cachette, criminellement peut-être, rue Félicien David ?

Autre question : en serais-je donc, ainsi, et comme d'un seul coup, aux ***recommencements*** ?

Et, en même temps, mortelle fatigue, immense, envahissante. Inexpiable.

Je savais que je n'allais d'aucune manière pas pouvoir tenir plus longtemps, il fallait que je puisse dormir, trouver un endroit — "l'endroit même", dirais-je — où me reposer pendant quelques heures, une nuit, fuir cette fatigue tout en l'épuisant à travers l'exacerbation même de ses ravages en moi, car si je périssais avec elle, cette fatigue allait elle aussi périr avec mon départ même, fût-ce au fond du sommeil et plus loin encore si j'arrivais à me confier aux terrifiants pouvoirs de son abdication, dont l'impuissance même suspendra tout, écumante, et dévergondée parfois.

Le souvenir me vint alors d'un hôtel — ou pension de famille plutôt — où j'avais eu, en d'autres temps, mes habitudes, ma chambre, mon refuge clandestin, et clandestin jusque y inclus par rapport à moi-même. Car c'est bien de moi-même que le plus souvent je venais m'y cacher, m'y dissimuler dans les

termes d'un scénario de haute subversion métapsychique et démi-mondaine, où la complicité de la direction m'avait été souvent assurée, une ***complicité ardente***. Car je les confesse, mes fréquentations interlopes. Une prostitution ne peut-elle pas en cacher une autre, et même son propre contraire ? N'aura-t-on pas vu des couvents qui n'étaient que des bordels, pourquoi des bordels n'eussent-ils pas eu à dissimuler des activités inavouablement hautes, mystiques et confortées en sainteté ?

J'y étais de retour, une certaine mémoire me revenait quand même, assez partielle pour commencer. Par de soudaines plages d'exaltation, de joies anciennes, de foisonnantes tristesses, et je ne dirai jamais de quelles tristesses je parle là, et quels profonds remous se refaisaient aussitôt autour de ces tristesses bandées de violet.

Et aussi combien de jours heureux avais-je passé jadis, dans ma jeunesse, en cet hôtel de la rue Félicien David.

Irène, à peine quelques fils blancs dans ses longs cheveux noirs, et la même aura ducale, mystagogique, aérienne, la Reine des Abeilles :

— Je suis désolée, votre chambre habituelle, la 11, n'est-ce pas, est pour le moment retenue, indisponible... Vous comprenez, après tant d'années... Mais ne vous en faites pas, on vous casera bien ailleurs: vous prendrez donc la 3, vous y serez bien, vraiment... Je vous demande de me faire confiance, des grands moments viennent... de me faire confiance comme avant, la belle confiance amoureuse de ces temps-là, qui furent aussi nos hauts temps à nous... Souvenez-vous en donc, forcez le terrible interdit... car les anciens feux aussi y seront conviés...

La chambre 3, que je n'avais en effet jamais pratiquée, donnait sur la cour de derrière et son petit jardin secret. Les fenêtres y étaient ouvertes, des fleurs jaunes et rouges sur la table de nuit, des petites roses dures, à moitié sauvages.

Il y faisait déjà noir, mais je n'allumai pas. Je fermai les fenêtres, tirai les rideaux en velours vert, qui, me sembla-t-il, commençaient à fatiguer. Je me déshabillai, et me mis aussitôt au lit. Les draps étaient d'une fraîcheur exquise, ainsi reconnaît-on la vraie grande maison (ce qui, en l'occurrence, était particulièrement le cas, et sans doute plus que je ne l'eusse pensé moi-même, et comme par la suite je l'ai quand même su et, comment dire, jusqu'à l'extase).

Or, étrangement, en me glissant sous les draps, j'avais senti qu'une sorte de traversin occupait en longueur tout le côté du mur, mais trop fatigué, et déjà plus qu'à moitié endormi, je n'y avais sur le moment pas fait attention, et c'est ainsi que le divin piège se referma sur moi, en inconscience, sur les frontières floues du grand sommeil, en douceur. Tant mieux, après tout, et l'on verra pourquoi.

Il était quelle heure ? A l'instant même, je plongeai dans un sommeil d'abîme, océanique, dans un sommeil de naufragé échoué inconscient sur les sables, au-dessus de la ligne des galets noirs.

Dans la touffeur de la nuit, quelqu'un — je l'entendais au fond de mon sommeil — sanglotait, quelque part, de l'autre côté de la petite cour faiblement éclairée, était-ce dans la chambre d'en face ? Il y avait des fenêtres ouvertes au premier étage, une lampe allumée, des silhouettes venaient et revenaient sans cesse

sur l'écran des légers rideaux mal tirés. Assourdies par la musique d'une radio, des éclats de voix m'en parvenaient, deux femmes et un homme, dont une fort jeune, la voix peut-être d'une fillette excitée, angoissée, et qui me faisaient mal, fascinante, ***interdite***.

Je me réveillai enfin, brusquement, vers les quatre heures du matin. J'étais moins fatigué, mais très fatigué quand même.

Or, dans mon lit, se serrant du côté du mur, se tenait, immobile, une jeune femme dont je distinguais à peine le visage comme une tâche pâle dans le clair-obscur de la chambre, était-ce bien elle le traversin qui m'avait étonné tout à l'heure, en m'endormant ? Je m'approchai d'elle, et lui parlai, en chuchotant, ma bouche tout près de sa bouche, comme si j'hésitais à l'embrasser, ou comme si je faisais à dessein semblant de le faire :

— ...mais que faites-vous donc ici ? Et qui êtes-vous ? Rêve, apparition, folie, réincarnation magicienne ? Etes-vous une méprise, êtes-vous où vous ne devriez pas être, suis-je moi-même ailleurs que là où j'eusse dû normalement me trouver en ce moment ? Nous sommes-nous l'un ou l'autre trompés de chambre ? Etes-vous de l'hôtel, êtes-vous au moins de ce monde ? Attendez-vous quelque chose de moi, quelque chose de précis ? Que dois-je faire, et surtout que dois-je ne pas faire ?

— ...non, taisez-vous, arrêtez vos questions... vous conviendrez que, maintenant, tout cela commence à ne plus avoir tellement d'importance, et même aucune importance, n'est-ce pas... d'autre part, j'ai vraiment certaines choses à vous dire, des choses

qui ne peuvent plus attendre entre nous... or, comme je vous sais bien trop fatigué en ce moment pour l'effort que vous devriez livrer si vous deviez — or vous le devez — vous maintenir au niveau où notre rencontre a été prévue, vous ne me semblez pas en état de tout retenir de ce que j'ai à vous dire... alors essayez au moins d'en garder l'essentiel, de vous souvenir des lignes de force de l'ensemble... car je ne pourrai peut-être plus revenir, par la suite, pour vous le répéter... à moins, bien entendu, qu'il ne me faille rester définitivement avec vous, que tout change, et que les choses — toutes les choses — redeviennent **comme avant...** si je dois rester, c'est aujourd'hui qu'il faudra le savoir. C'est aujourd'hui qu'il en sera décidé de tout, je ne vous le cacherai pas...

Je me suis rendu compte, alors, qu'elle aussi était nue, et brûlante d'une étrange manière. Son haleine me caressait le visage.

— Vous aviez raison, ajouta-t-elle, vous aviez bien raison de penser que certaines suites de Medjugorje allaient très nécessairement avoir lieu en France : il fallait que cela fasse, mais cela ne s'est pas fait. Pourquoi ? A cause de certaines complicités, terrifiantes, des complicités dont on a pu voir qu'elles se trouvaient implantées jusque dans le camp même de la Foi, l'inusable puissance de l'Ennemi est en effet parvenue à déjouer nos plans. Nos plans les plus secrets, impénétrables en profondeur. Cela, pour le moment. Mais c'est nous qui allons avoir le dernier mot, nous le savons d'avance. L'immense embrasement de la Foi renouvelée, de la Foi vivante et limpide, jeune, révolutionnaire, qui submergera l'Europe — l'Europe de l'Ouest et, ensuite, l'Europe de l'Est — et qui va s'étendre jusqu'aux ultimes confins du Grand

Continent Eurasiatique, aura son épicentre déflagrationnel et sismique en France, et c'est bien à vous- même et à vos groupements spéciaux d'intervention et de présence spirituelle agissante que reviendra la tâche de régir, d'encadrer l'ensemble des vagues successives dont sera faite la Grande Déferlante du nouvel embrasement marial et christologique de ce monde-ci, et des mondes que l'on ne sait même pas voir mais qui n'en sont pas moins déjà concernés par la formidable bataille spirituelle en cours, la dernière bataille, la bataille fondamentale de nous autres... Cependant, en France, aujourd'hui, à la surface des choses aussi bien qu'en profondeur, n'est plus qu'une terre foudroyée, irrémédiablement vitrifiée par le feu noir des œuvres ininterrompues de ceux qui ne se survivent, criminellement, que de l'étouffement, la dévoration et la mort lente de la Foi des multitudes qu'ils dépravent à dessein, et qu'ils mènent jour et nuit à l'abattoir. L'épicentre occulte du salut se trouve donc en France, à Paris même : au cœur de Paris, à Montmartre, puisqu'il s'agit du Sacré-Cœur de Montmartre. Et nous voilà revenus à la conspiration du Sacré-Cœur, que ni vous ni moi nous n'avions pas un seul instant quittée...

Les dispositions cachées du Sacré-Cœur de Montmartre

D'un mouvement fortuit, rapide, crépitant me sembla-t-il, nos genoux, le temps merveilleux que l'éclat nous en traversât, se rencontrèrent — ou se heurtèrent même — sous le drap qui nous recouvrait, et je la sentis qui tout comme moi elle en eût, vacillante, le souffle coupé, mais cela passa. Et elle reprit aussitôt son discours :

— ...aussi, je viens de vous le dire, mon message d'aujourd'hui doit, va concerner la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, ses mystères présents ou très prochains, ses mystères à venir et ses mystères derniers, et ceux de ses mystères que l'on ne connaîtra probablement jamais.

La Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre est la suprême forteresse contre-stratégique de la Foi au milieu des ruines que nous sommes devenus, nous- mêmes et notre monde, les ruines de l'Europe de l'Ouest plongées dans les ténèbres de l'extinction de l'être. L'identité eucharistique vivante et agissante de la forteresse du Sacré-Cœur de Montmartre rend cette forteresse inexpugnable, ontologiquement hors d'atteinte : avec, au sommet, la Basilique du Sacré-Cœur, le Mont Martre — Mons Martyrum, après Mons Martis et Mons Mercurii — apparaît, dans l'invisible, comme le Mont Salvat de cycle actuel, le Mont Salvat des temps de la fin du cycle.

" Adoration Perpétuelle ", " Présence Réelle ", " Présence Perpétuelle " : les murailles infranchissables du Sacré-Cœur de Montmartre gardent en leur plus juste milieu l'Etre Vivant, l'Etre Rayonnant, Vivificateur et Salvateur du Ressuscité d'Entre les Morts sous son Identité Eucharistique, dont les braises vives agissent occultement sur l'histoire visible et invisible, sur l'ensemble cosmique — galactique — occidental, à partir, précisément du Saint Sacrement s'y trouvant exposé à l'amoureuse attention des agents secrets de l'Adoration Perpétuelle et de leurs insoupçonnables conspirations sociales et charitables tournées vers le monde, vers l'extérieur, vers les territoires occidentaux actuellement sous occupation ennemie, régis par l'Ennemi.

Don nuptial et charitable de soi, l'Eucharistie est la fondation vivante et ardente de la Charité, et la Charité elle-même, située là dans le royal brasier du Sacré-Cœur de Jésus, renvoie, à travers le Sacré- Cœur, vers l'Amour, et le tout se reflétant dans le fulgurant miroir du Cœur Immaculé de Marie : l'Amour ne s'accomplit, en tant que Don Permanent et Total, que dans la Charité et par la Charité, la Charité ne vit que par l'Amour qui la fonde abysalement en son Feu Intérieur, l'inextinguible Feu du Désir de Marie, l'inextinguible Feu du Désir de Dieu pour Marie-là.

C'est au Sacré-Cœur de Montmartre que, dans le plus grand secret, nous nous retrouverons, toujours, tous, autour de l'inextinguible feu de l'Unique Désir.

Ainsi organisée de l'intérieur et mise à la disposition, la forteresse eucharistique du Sacré- Cœur de Jésus à Montmartre sera donc le lieu où, à l'état de Présence Réelle, notre Sauveur se tient perpétuellement au milieu de nous : "Il est là, Il est là" s'y est-on écrit un jour. D'où la très extraordinaire imposition symbolique, la projection si resplendissante, en sa terrible blancheur immaculée et comme secrètement voilée d'or, de la mosaïque de Luc-Olivier Merson, qui, sur ses hauteurs internes, au sommet de sa Coupole Centrale, de son Cœur des Cieux, représente le Christ Eucharistique, la blancheur ensoleillante et surensoleillé du Pain Cosmique en Son Don Même. Et la figure du Grand Christ Blanc ainsi confiée aux siens — votre ami Pierre Drieu la Rochelle en parlera, lui aussi, dans les dernières lignes de son plus grand roman — se trouvant elle-même comme incendiée, embrasée en son foyer déflagrationnel même, par l'insoutenable rayonnement de son Sacré-Cœur. En ses murs, la Basilique du Sacré-Cœur de

Montmartre garde enfermé un immense brasier galactique, une vertigineuse montagne invisible de Braises Vives.

Mais est-ce le Pain Cosmique seulement que l'on y propose ainsi à l'adoration des Siens ?

Et le Sang Cosmique, le Très Précieux Sang de Jésus notre Sauveur, où est-il en ces mêmes temps ? Le vase du Saint-Graal qui le contient, où se trouve-t-il à présent ? Caché là, quelque part dans le corps visible ou invisible — visible-invisible, invisible-visible — du Sacré-Cœur de Montmartre, où un Haut-Lieu de Garde lui avait été très occultement préparé depuis les commencements premiers, mis sur- naturellement en situation de recevoir son Royal et Impérial Dépôt Vivant, qui n'a pas fini d'incendier épouvantablement et sans retour l'être de qui s'en fût trouvé en rapprochement.

Me suivez-vous donc en ces montées ? J'espère que vous avez déjà tout compris, puisque de mon côté je viens de vraiment tout vous dire.

Et voici donc, en continuation, quelle sera votre tâche, la vôtre personnellement de tâche et celle des vôtres.

Une tâche d'ensemble, comprenant, en son sein, Sept Missions. Je vous définirai, maintenant, une par une, et chacune dans son secret propre, ces Sept Missions. Ainsi :

1. Sous l'autorité inconditionnelle d'un responsable nommé directement par le Souverain Pontife, ou par Plus Saint encore, une entité transcendente autocentrée, absolument polaire — qu'elle fût dite

Divine Compagnie, Royale Congrégation Eucharistique ou Ordre de Haut-Combat — devra être mise définitivement en place, chargée de gérer, à l'intérieur et à l'extérieur, les pouvoirs déjà en action de la souveraineté de fait — théologique, spirituelle, mystique et stratégique-administrative — destinée à s'exercer sur les lieux en situation de présence ou d'influence propres du Sacré-Cœur de Montmartre.

2. La Sainte-Montagne du Sacré-Cœur qui, pour nous, se révèle, à Montmartre, en tant que fondation transcendantale assurée, dans ses assises mêmes — qu'elles fussent visibles, ou situées dans l'invisible — par l'identité sanglante de ses commencements, en tant que Mons Martyrum, et, aussi, par son actuelle sanctuarisation d'un Perpétuel Sacrifice Sanglant en Sa Présence Réelle Même, s'ouvrira en même temps au monde et à l'histoire pour les vivifier et les soutenir dans les temps de la fin.

Sur la Sainte-Montagne du Sacré Cœur, à Montmartre, tout pouvoir, invisible ou visible, vient exclusivement d'En-Haut : reconstitution d'un Pôle d'Acier Cosmique, le territoire sanctuarisé de Montmartre ne saurait donc supporter, dans son ensemble, aucune autre autorité que celle de son Etat de Sainteté Même, et celui-ci reconnu pour tel y inclus dans l'exercice des pouvoirs qu'il sera appelé à exercer dans le visible.

Ce n'est donc Montmartre qui serait dans la dépendance de la France, mais la France — et partant la plus Grande Europe — dans la dépendance de Montmartre où, Dieu Vivant, réside eucharistiquement notre Royal Sauveur, Pôle d'Acier Cosmique institué par une Chair Vivante et par un Sang Vivant.

3. Il appartiendra donc à la suprême autorité polaire du Sacré-Cœur de Montmartre de procéder aux mesures de nettoyage civil sur place les plus appropriées, qui devront définitivement débarrasser les lieux consacrés et leurs proches environnements de la vermine négative actuelle et de toutes les dépravations sociales y ayant été imposées à dessein par la Puissance des Ténèbres et l'ensemble de toutes ses obédiences successives en place, quelles qu'elles eussent pu être.

Eradication donc, sans faille, inconditionnelle, totale, suivie, permanente, entendue et suractivée, de l'ensemble ganglionnaire des activités dépravationnelles, touristiques et autres, installées à demeure par qui on vient de le dire et dans le sombre dessein que l'on sait.

4. Une force de protection théologique spéciale et du maintien de l'ordre profond veillera à la sécurité spirituelle et civile des lieux. Une force de protection théologique spéciale et de maintien de l'ordre profond disposant de ses propres services d'information contre-stratégique et opérationnelle intérieure et extérieure.

5. Une société eucharistique supérieure, attachée directement à la Table Sanglante centrale de la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre et aux missions spéciales, théologiques, cosmiques et haut-conspirationnelles de celle-ci, veillera en même temps à la centrifugation polaire ininterrompue de toutes les activités connues et inconnues de la Sainte-Montagne du Sacré-Cœur, centrifugation polaire et de contrôle œuvrant très exclusivement au service de la Divine Volonté et de ses Missions Providentielles y régnant à demeure.

6. Le dévoilement des structures contre-statégiques d'**appui extérieur** et de **représentation interne** à la disposition du Sanctuaire Suprême du Sacré- Cœur de Montmartre donnera, à qui devra en connaître et utiliser les secrets en suractivation agissant sur place, le concept de combat et les grandes lignes de l'appareil ontologique de gouvernement spirituel, suprahistorique, cosmique et polaire dûment installé, depuis la mise à l'œuvre de la Basilique du Sacré- Cœur de Montmartre, dans le lieu prévu à cette fin et qui s'ouvre d'avance sur l'intemporalité vivante et agissante de sa propre prédestination d'éternité. La prédestination d'éternité d'un Cœur Eternel assujetti à l'Eternel Amour.

7. Dans l'élévation de ses hiérarchies les plus occulte et dans le feu de ses œuvres les plus inavouables, l'invisible Congrégation Eucharistique du Sacré-Cœur de Montmartre s'appropriera les siens par l'obligation de se soumettre — obligation qui leur est faite pré- ontologiquement, avant même qu'ils ne fussent ce qu'ils sont et ce qu'ils seront — au quadruple mystère du **serment de sang**, du **souvenir immémorial**, de l'**allégeance nuptiale ultime**, de la **réintégration**, par eux, en cette vie même, de l'Edifice Charitable, réintégration qui doit s'accomplir par leur **retour au sein du mystérieux Hôtel de la Charité**, où chacun possède d'avance sa propre chambre retenue là depuis toujours.

Je précise : l'allégeance nuptiale ultime concerne Marie, et celle que Marie envoie quand il lui faut le faire. Il n'y a pas de plus grand, ni de plus terrible secret éternel amour que celui-ci, le secret même de l'Eternel Amour en Sa Cour rassemblée autour du feu dévorant de l'Unique Désir, je nomme ici le feu dévorant de l'**incendium amoris**.

Telles sont donc les Sept Missions dont je vous ai promis de vous donner, une par une, la définition qui vous en ouvre l'accès, qui vous en assure la ***juste utilisation***.

Les armes de la vérité sont les armes de la liberté

La basilique du Sacré-Cœur de Jésus, vous l'avez je crois parfaitement compris, est un vaisseau de guerre spirituellement et métastratégiquement totale, un vaisseau de guerre ontologique engagé dans un combat cosmique déjà final, et il devient donc pour nous chose de la plus haute importance que l'on soit à même de connaître, maintenant, le secret de ses structures opératives intérieures, de son ***modus operandi***, afin que nous puissions, à notre tour, en utiliser le potentiel intégral de combat : nous en prenons la relève. Notre heure est venue, à nous autres, la génération prédestinée de l'Apocalypse, pour nous mettre aux commandes occultes de la centrale offensive qui en constitue le Pôle d'Acier Cosmique.

Je viens de vous confier ce qu'il en est du haut foyer de braises vives, du cœur eucharistique de la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, "cœur eucharistique" suractivé, en situation, par l'Adoration Perpétuelle : le Pain Cosmique du Grand Christ Blanc en Son Rayonnement est nuptialement armé, sur place, à gauche — sur le devant de la Table Sanglante — par une figure de Marie-Marguerite Alacoque et, sur la droite, par une figure de Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte-Face.

Derrière le Grand Christ Blanc du Sacré-Cœur, sur le toit de la Basilique, veille en armes la figure du Très Saint Archange Michel, et le fond de la Basilique se trouvant surévalué par un arc de cercle intégrant un certain nombre — un nombre à la fois incertain et certain — de Logements de Marie fonctionnant comme un réflecteur en suractivation paroxystique permanente du Foyer Eucharistique central et de la double instance nuptiale — Marguerite-Marie Alacoque et Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte-Face — invitée à en soutenir amoureusement l'action engagée sur place. Nulle action nuptiale n'est apte à agir sur le monde si elle n'est pas retournée au monde par le miroir ardent du Cœur Immaculé de Marie, et je vous confie qu'il n'y a, dans les cieux, qu'un seul Miroir Ardent, Celui du Cœur Immaculé de Marie.

Au sujet de la double instance nuptiale soutenant l'action eucharistique de la Table Sanglante, double instance nuptiale mobilisant là Marguerite- Marie Alacoque et Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte-Face, je tiens à vous préciser : Marguerite-Marie Alacoque y assure le devant gauche du Seigneur, alors que Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte-Face en garde le devant de droite. En avant donc de Lui, et Lui tournant le dos, elles font combattivement face à ce que Lui-Même y fait face.

Son Cœur de Gauche appartient à Marguerite- Marie Alacoque, Son Cœur de Droite à Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte-Face : le Sacré-Cœur, ainsi que le montre la mosaïque de Luc-Olivier Merson, se trouvant situé au milieu de Sa Poitrine, à l'endroit précis où se rencontrent Son Cœur de Gauche et Son Cœur de Droite, la Charité et l'Amour, celles-ci, intégrées dans et par le Sacré-Cœur, sont invitées à mener, en permanence, le Même Combat.

Eternellement le Même Combat car, ainsi que le dit si extraordinairement Pie XII dans son encyclique sur le culte du Sacré-Cœur de Jésus, ***Haurietis Aquas en Gaudio***, après l'interruption de ses battements pendant la période des Trois Jours où le Seigneur des Réssuscités et du Jugement, qui est aussi le Seigneur de l'Amour Absolu, avait dû explorer — et exploiter charitablement — les mystères nocturnes de la mort et des Enfers de la Mort, Son Cœur n'arrêtera plus de battre pour l'éternité des éternités, Cœur Eternel d'un Eternel Amour.

Un Cœur de chair vivante, et d'une chair éternellement vivante car toute chair vivante est éternelle si l'Eternel Amour s'est adressée à elle et si elle-même à nuptialement se répondre à l'Eternel Amour se donnant Lui-Même, tout entier et pour toute éternité, dans le chuchotement de son Premier Appel d'Amour. Tout appel premier n'est-il, à jamais, un Appel d'Amour ? Je vous supplie que, de votre côté, vous y réfléchissiez ardemment, bien de choses en dépendent.

D'autre part, je dois vous dire également ce qui suit :

— Les composantes métastratégiques de très haute puissance intégrant l'appareil nuptial et cosmique du Sacré-Cœur de Montmartre disposent chacune — Marguerite-Marie Alacoque, Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte-Face, le Très Saint Archange Michel, ainsi que l'ensemble des logements mariaux de l'arc de cercle y établissant un état suractivant du Cœur Immaculé de Marie — de sa propre base contre-stratégique extérieure, chargée en continuité, qui les définit identitairement, et qui n'en est en réalité que la projection ontologique fondationnelle.

Telles les propriétés nominatives permettant — donnant le droit — aux nobles familles en titre d'être présentes ou représentées à la Cour Royale. Dans un certain sens, n'est-ce pas, tout va à Versailles, en revient et y va à nouveau, indéfiniment et très amoureusement.

Ainsi Paray le Monial pour Marguerite-Marie Alacoque, Lisieux pour Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte-Face, chacune y ayant sa Basilique. Et le Mont Saint-Michel pour le Très Saint Archange Michel, ce dernier en secrète dépendance du sanctuaire impérial du Monte Gargano, en Italie. Enfin, chacun des logements mariaux de l'arc de cercle y établissant la semblance suractivée et suractivante du Cœur Immaculé de Marie comporte une station propre, correspondant à un lieu d'apparition mariale ayant déjà eu lieu, où prévue pour dans l'avenir quelque part en ce monde. La place de Fatima, de Medjugorje, n'y étaient-elles pas comme ***retenues d'avance ?***

Or, dans l'état actuel des choses, chacune de ces bases contre-stratégiques extérieures constituées en Soutien Nuptial du Christ Blanc du Sacré-Cœur de Montmartre exigera que l'on procède, au sein des territoires de leur compétence, aux grandes opérations de réappropriation et de nettoyage ontologique déjà prévues, pour les lieux-mêmes du Sacré-Cœur de Montmartre, dans les termes de la Troisième des Sept Missions dont je viens de vous donner les définitions. Des définitions très hautement prohibées à l'extérieur. Car seul est apprécié le nettoyage par le vide absolu.

Car elle renaîtra de sa tombe philosophique, la Très Sainte Inquisition, et reviendra, voilée, pour qu'elle porte subversivement le feu dans les lieux

forts choisis de l'ancienne catholicité vivante que l'on voit aujourd'hui tombés au pouvoir de l'inférieure Régence. Et tout sera sauvé. Et tout sera comme avant.

Vous me suivez ? Etes-vous là, avec moi ?

Et j'espère que vous avez déjà tout compris, parce que, malgré quelques dissimulations nécessaires, moi je viens de tout vous dire. Tout.

Vous avez donc vu quelles seront vos tâches une fois que vous vous seriez mis à l'œuvre, vous-même et les vôtres, et sachant que la mise à l'œuvre, que le "passage à l'action" vous est demandé pour tout de suite, ***à l'instant même.***

Car il vous faut le comprendre : sans le conditionnement inconditionnel de la conduite visible et occulte de l'histoire immédiate et à venir de la France par la réactivation décisive et totale du Sacré-Cœur de Montmartre, réactivation conçue suivant la définition providentielle que je viens de vous fournir là, il n'y a plus aucune espérance de salut pour la France. Ni salut, ni libération, ni délivrance : le serment conspirationnel de ses origines contredit et défait, la France ne sera plus rien ni n'aura jamais rien été. Tout comme si elle n'avait jamais existé.

Et cela constituant le dernier avertissement, la dernière mise en garde, la dernière tentative des cieux pour renouer avec ce qui avait été noué par saint Remy, à Reims, en 496, et que d'autres se sont utilisés pour dénouer dans les sombres temps de tumulte et de sang que l'on avait vus pendant la soi-disant Révolution Française, de même que sans cesse depuis et aujourd'hui encore.

Ce que je viens de vous confier, à vous, en cette nuit même, est la Dernière Parole, sachez-le. Et voulez-vous que le répète ? J'ai bien la Dernière Parole.

Ici finit le Pardon, ici commence la Vengeance. Et moi-même j'annonce, cette nuit, et le Pardon et la Vengeance. Et c'est à vous-même de choisir, selon le choix profond de votre cœur. Car c'est votre vérité ultime, la vérité de votre cœur, qui vous rendra libre, et de par cela même pareil à Dieu. Mais, d'autre part, si vous n'êtes pas vous-même, quelque part en vous, déjà, pareil à Dieu, comment aurions-nous pu nous rencontrer cette nuit, et cette nuit que nous la passions ensemble, ici, en ce lit de l'Hôtel de la Charité ?

(Et pourtant, comment dire, aussi, le sentiment d'impuissance et de défection, de malheur obscur et tenace, voire de trahison spirituelle qui m'éprouve en ce moment même ? J'ai bien essayé de rendre compte de tout ce qui m'avait été dit cette mystérieuse nuit du 13 au 14 juin 1994, nuit décisive s'il en fut, entre toutes. Mais ai-je réussi à le faire ? Non, je n'ai pas réussi, en aucun cas. Le discours de ma jeune compagne nue sous les draps, à mes côtés, était en provenance de l'autre monde, c'est du tréfonds vertigineusement ensoleillé des cieux qu'il me parvenait là, mais intact, dans notre lit de retrouvailles à l'Hôtel de la Charité, et armé d'une intensité, d'une perfection, d'un éclat cristallin, suprahumain, alors que passé par le filtre à l'envers de ma conscience humaine, moi je n'arrive à en donner là qu'une reproduction inférieure et déficiente, terne, entachée de mes propres défaillances et nécroses de langage. La mort dans l'âme, je préfère néanmoins le faire tel que j'arrive à le faire plutôt que de ne pas le faire du tout,

une moindre trahison valant mieux, en l'occurrence, peut-être, qu'une trahison totale.

Je songe à ces anémones de mer, fleurs sublimes, d'une beauté éclatante, souveraine et comme surnaturelle tant qu'on les contemple sous l'eau et qui, une fois arrachées aux lieux mêmes de leur gloire, s'en trouvent aussitôt réduites à un peu de crachat noirâtre dans la paume, à ne pas y croire. Ramener de l'absolu en ce monde, c'est sans doute célébrer indéfiniment le mystère de la déglorification, c'est très honteusement accepter de déchoir pour survivre. La honte, sentiment ontologique fondamental).

Le défilé de la victoire

" ... son corps, son jour

RIMBAUD, GENIE

Je n'en suis pas tout à fait sûr, mais je crois même que pendant quelques instants nous nous endormîmes, ou que nous gardâmes le silence jusqu'à ce que le jour paraisse, en bleuissant peu à peu le haut des fenêtres.

Alors elle reprit son discours, qui d'ailleurs finissait :

— ...et quand je vous aurais donc tout dit de ce que j'avais ainsi à vous faire apprendre par cœur pour qu'à votre tour vous sachiez le redire aux vôtres, il me resterait encore à vous mettre en garde contre le fait même du mystère de cette nuit activiste, contre son ***propre mystère***, car ce n'est au bout du compte

pas du tout le contenu de ma confession qui doit vous apparaître, à vous, comme la chose la plus importante de cette nuit : mais le fait que vous ayez été vous-même choisi, parmi peut-être certains autres, pour recevoir ma confession de cette nuit, et toutes les dispositions de bataille qui s'y trouvent doctrinalement engagées à être suivies jusqu'au bout. Et, à la fin de tout, pour que moi-même vous me receviez, ainsi, dans votre vie, et pour toujours.

Dans tout cela, vous devez surprendre, et savoir y reconnaître, le signe suprême de votre élection définitive pour la régie impériale de l'ensemble des choses très inconcevables qui viennent. Comprendre aussi quelle est l'unique prédestination sacrificielle et divine qui, de par cela même, est appelée à s'y donner en gage, à se donner éternellement à vous. Et là, vous voyez, déjà je parle de moi-même : ce qui vous a été ainsi donné en conscience, à travers mon discours de cette nuit, à travers mon enseignement surnaturel, d'outre-monde, vous le recevez, vous, et ce sera aussi bientôt chose faite, vous le recevrez, dis-je, aussi, sous le scellé cosmique et divinisant de nos deux corps, l'un contre l'autre, l'un dans l'autre, cette nuit, en ce lieu sans lieu qu'est le lit central de l'Hôtel de la Charité. Car c'est la rencontre de nos deux corps qui garantit, dans les cieux, dans l'éternité, la venue nouvelle ou, si vous voulez, l'ultime releva il le du Logos dans le monde, dans l'histoire, parce que, à la fin de tout, et nous y sommes, c'est la chair qui sauve l'Esprit. Chair contre chair, et cette nouvelle fulguration-là, les chairs vivantes de la nouvelle Nativité Sophianique ?

Des retrouvailles amoureuses plus terribles que mille Apocalypses que les nôtres, en cette nuit, parce que ce qui s'y joue c'est aussi — et surtout — l'identité

Intérieure Même, l'Etre Nuptial Même de la Très Sainte Trinité. Et, maintenant, savez-vous enfin qui je suis?

— Comment pourrais-je l'ignorer ? D'éon en éon je vous poursuis, et toujours nous nous sommes perdus. Mais cette nuit nous nous sommes retrouvés à jamais, et ***que vienne ainsi ce qui doit si impérativement en venir.*** Si seulement ils savaient, si seulement ils pouvaient ne serait-ce que pressentir de quoi nos retrouvailles clandestines de cette nuit sont ***l'annonciation*** à peine voilée...

TABLE DES MATIERES

L'ETOILE DE FEU	9
LES FRUITS DE LA TERRE	31
DUBROVNIK, OU LE GRAND EGAREMENT	47
RETOUR A MEDJUGORJE	63
UNE NUIT A L'HOTEL DE LA CHARITE	91
TABLE DES MATIERES	123

Achevé d'imprimer
sur les presses de
l'imprimerie Graphique de l'Ouest
Le Poiré-sur-Vie (Vendée)
Dépôt Légal : Février 1995
N° d'impression : 153

Avec, au centre, les apparitions mariales de Medjugorje, une longue poursuite circulaire à travers toute l'Europe ramènera le témoin qui se livre en ces pages jusqu'à l'instant paroxystique ultime ou il prendra conscience de ce qu'attend de lui la poussée intérieure, secrète, dont le feu mystique lui a brulé la vie, toute sa vie : qu'il fasse qu'une organisation spirituelle d'action spéciale soit constituée, aujourd'hui, dans le but de raviver, en les exacerbant *une manière finale*, les missions providentielles déclarées, ou gardées sous silence, ayant été celles, en leur temps, qui avaient pris sur elles d'obtenir que l'on édifiât la Basilique du Sacré-Cœur de 1 ans dans les conditions particulières que l'on sait.

A ce sujet, il s'y trouve dit : "Reconstitution d'un Pôle d'Acier Cosmique, le territoire sanctuarisé de Montmartre ne saurait supporter, dans son ensemble, aucune autre autorité que celle de son Etat de Sainteté même. Ce n'est donc pas Montmartre qui serait dans la dépendance de la France, mais la France - et partant la plus Grande Europe - dans la dépendance de Montmartre où, Dieu Vivant, réside eucharistiquement, notre Royal Sauveur, Pôle d'Acier Cosmique institué par une Chair Vivante et par un Sang Vivant. Ainsi, hors la conduite visible et occulte de 1 histoire immédiate et à venir de la France par la réactivation décisive, totale, du Sacré-Cœur de Montmartre, n'y aura-t-il plus, pour nous autres, aucune espérance de salut, de libération ni de délivrance.

ISBN 2-85707-736-X